

Revue

du

Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL BEY, Directeur.

Le travail porte en lui-même sa récompense.

Table des Matières

- I. J. LAMMENS..... La vie Universitaire à Bey-
routb sous les Romains et
le Bas-Empire.
- II. HENRI THUILE..... Petits Poèmes Amoureux.
- III. ANTOINE ZARY..... L'Amour sur les Cimes, Ro-
man, (suite).
- IV. K. M. La poésie arabe pendant la
"Djahilyyat".
-

CARNET : *du Nationaliste, du Chroniqueur*

LE CAIRE — 8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa.

IMP. PAUL BARBEY — 8, HARET FAIED, ABDINE, CAIRE

La Publicité est l'âme du Succès.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
S. et S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

Le Caire, Alexandrie, Mansourah
(Egypte)

Paris, Lyon, (France)

*Les plus vastes et les plus riches assortiments
de toute l'Egypte.*

Pour paraître prochainement

CONTRE L'OUBLI

RECUEIL DE POÈMES
1914-1920

PAR

MARIUS SCHEMEIL

1 beau volume de 350 pages: Prix P.T. 25

Il n'en sera tiré que 500 exemplaires.

Souscrire dès à présent chez l'auteur: 8, Rue Cheikh Aboul
Sebaa (Quartier Ismaïlia), Le Caire.

Plus tard, en vente, Prix P.T. 32

Revue du Monde Egyptien

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR

La vie universitaire à Beyrouth sous les Romains et le Bas Empire ⁽¹⁾

Il est des villes dont la destinée est de ne pas mourir. Nous appelons Rome la Ville Eternelle. En parlant de Beyrouth, le grand géographe français, E. Reclus, après avoir décrit son heureuse situation, esquissé ses vicissitudes historiques, conclut ainsi: « Cette ville est une de celles qui doivent vivre et vivre quand même. Les conquérants passent et la cité renaît derrière eux. » (2). Contentons-nous d'en enregistrer le consolant augure, puisque aussi bien, ni vous ni moi, nous ne serons là pour en contrôler la réalisation.

(1) Conférence prononcée à Beyrouth le 9 Juin 1921 à l'Union Française sous les auspices de l'Alliance Française.

(2) *Bull. de la Société Neuchateloise de Géogr.* XII, 268.

Je me propose ce soir de vous entretenir d'une des gloires de l'antique Beyrouth, de son université; gloire aussi souvent rappelée que peu connue, prérogative véritablement unique puisqu'elle fut, nous le verrons, sinon la première du moins une des plus anciennes parmi les universités connues. Je voudrais évoquer devant vous cette vénérable institution, aïeule de nos Académies, de nos corporations savantes, vous introduire, moi profane, dans ce sanctuaire de la jurisprudence romaine, esquisser son passé, son organisation, sa vie universitaire. Programme ambitieux, j'en conviens. Le nom de Beyrouth, la reconnaissance que j'ai vouée à sa généreuse hospitalité me serviront d'excuse auprès de tous. Je formule le vœu de voir reprendre le sujet par un des maîtres éminents qui ont renoué parmi nous la chaîne des traditions de l'ancienne Rome et de son enseignement juridique.

Nous emploierons couramment le terme commode d'Université, consacré par un long usage. En réalité, on le verra tantôt. Beyrouth — Béryte, comme on disait — posséda surtout une académie, une faculté de droit, avec des écoles de rhétorique et de philosophie; ces dernières existaient également dans les principales villes de Syrie.

L'Université de Béryte est une création romaine. Et ici une question se pose tout d'abord. Quelles raisons ont pu déterminer les Romains, ces politiques réalistes, le jour où ils jetèrent à Béryte les bases de leur académie? Les charmes du climat, les avantages d'un site exceptionnel? Est-ce l'importance de la vieille cité phénicienne? Sous ce dernier rapport, les villes ne manquaient pas en Syrie, qui l'emportaient notablement par le chiffre de leur population, celui de leurs affaires, par l'illustration de leur passé, de leur rôle historique. Laissons de côté Damas trop orientale, coupée de la mer, c'est-à-dire de l'Occident, par la barrière des deux Libans. Mais nous pouvons nommer en bordure de la Méditerranée, cette mer latine, Gaza la philistine, Césarée, Tyr, et surtout la splendide Antioche, la première métropole de l'Orient, après Alexandrie; siège des proconsulats et des grandes administrations. Seulement la gravité romaine ne s'habitua jamais à la frivolité de l'ancienne capitale des Séleucides. Ils l'appelaient volontiers — et non sans une pointe d'ironie — An-

tioche près de Daphné. Daphné représentait le *Bois de Boulogne*, ou mieux le *Montmartre* de ce Paris syrien. Le voluptueux et mystique faubourg de Daphné avec ses bosquets sacrés, ses autels, où l'on honorait des divinités faciles, était devenu le digne prolongement de la grande ville dissolue, bâtie par Séleucus sur les bords de l'Oronte.

S'il faut en croire l'Allemand Joh. Strauch, auteur d'une thèse latine, intitulée *Bérytus*, thèse vieille de trois siècles environ (1), les fondateurs d'universités, avant de mettre la main à l'œuvre, ont procédé à une minutieuse enquête sur les ressources du pays, les charmes du climat, le caractère des habitants. Pour ce qui est de Beyrouth, affirme Strauch, Thémis, même en se faisant assister de Minerve, du chœur complet des Muses et des Grâces, ne pouvait choisir un site plus approprié. Explication assurément flatteuse — pour notre amour-propre ! Strauch aurait sans doute hésité à signer la déclaration des 93 intellectuels allemands, légitimant l'incendie de Louvain. J'opine pourtant qu'à Beyrouth les préliminaires se sont déroulés moins diplomatiquement.

La solution du problème, je préfère la demander au passé tout latin de Beyrouth, depuis le jour où elle fut érigée en colonie par Auguste avec le titre ronflant de *Colonia Julia Augusta Félix*. Cet empereur y établit les vétérans de deux légions, la V^e *Macedonica* et la VIII^e *Augusta*. C'était, outre un apport considérable de population latine, la désigner à la sollicitude de ses successeurs comme un centre futur d'influence romaine. Elle recevra dans la suite des détachements et vraisemblablement l'état-major de la III^e légion *Gallica*. Il est certain que les Romains ne cessèrent dès lors de la distinguer. Ils l'embellissent de théâtres, d'hippodromes, de bains, de rues à portiques. Désireux de faire leur cour à la famille d'Auguste, Hérode et ses descendants ajouteront à ces monuments, prodigueront leurs trésors en faveur de Béryte et de ses habitants. L'aqueduc encore existant témoigne également de la bienveillance du pouvoir impérial. Plutôt rares dans le reste de la Syrie, les inscriptions latines abondent à Béryte, comme aussi dans son sanctuaire libanais de Balmarcod à Dairalqalea.

(1) Brunswick, 1662.

Cette ville formera un véritable îlot latin dans la mer montante de l'hellénisme oriental. C'était comme une petite Rome syrienne. Ainsi au XVII^e siècle les commerçants français l'appelleront «le petit Paris des Maronites». Sans y prendre garde, ils soulignaient le rôle historique de la cité; poste avancé de la civilisation occidentale sur la terre d'Asie. De bonne heure des colons de Béryte se frayèrent dans le monde romain l'accès aux emplois publics. Tous n'y firent pas également honneur à leur cité natale. Tel le philosophe Publius Egnatius Celer, un des favoris de Néron, auprès duquel il accepta le triste rôle de dénonciateur. Un autre de ses compatriotes, le littérateur M. Valerius Probus s'acquit un renom moins équivoque par ses travaux d'érudition. Il composa une dissertation sur la valeur des chiffres dans les dépêches secrètes de Jules César, un commentaire sur Virgile, des notes critiques sur le texte de Lucrèce, Térence, Horace et Perse, enfin une grammaire. De ces travaux rien n'a été conservé. Le fameux A. Aulu-Gelle fut son disciple. Mommsen (2) trouve remarquable qu'au moment où sous l'influence de l'Espagnol Sénèque, Rome négligeait sa vieille littérature, c'est un Syrien qui ramène au culte des écrivains classiques. Preuve que dans les écoles de Béryte, où Probus s'était formé, on demeurait fidèle aux traditions du siècle d'Auguste.

Dans les premières années du III^e siècle, une dynastie d'empereurs syriens monte sur le trône des Césars et nous les voyons s'entourer de légistes, également syriens. C'est vraisemblablement à leur initiative, à leurs efforts combinés que nous devons les débuts de l'université beyrouthine. Les origines en sont demeurées obscures, comme celles de toutes les grandes institutions. En Europe les premières universités datent du XII^e siècle. J'ignore si, au moment où naissait l'Université de Béryte, Athènes possédait déjà ses groupements de professeurs de littérature et de philosophie, rappelant nos Facultés du Moyen-Age. Première en date ou non de toutes les universités connues, l'École de notre ville fut certainement la première Académie de droit. La Faculté de droit à Constantinople ne fut définitivement ouverte qu'en 425, soit deux siècles plus tard.

(1) Suetone, *De ill.grammat.*, XXIV.

(2) *Roemische Geschichte*, V. 459.

Antérieurement au III^e siècle, le droit était déjà enseigné, à Rome, par exemple. Mais c'était un enseignement dû à l'initiative privée, sans caractère officiel ni programme d'ensemble. On y suivait des cours libres, donnés par des jurisconsultes de renom, percevant de leurs disciples des honoraires convenus entre eux. L'innovation beyrouthine au III^e siècle consista dans la fondation de chaires dotées soit par l'Etat, soit par la municipalité — le Sénat — comme on disait alors, de Béryte et surtout dans le groupement des professeurs; ces derniers se mettant d'accord pour fixer le programme des matières à enseigner et se les partager. L'Empire encouragea ces débuts, par des subventions et en exemptant les maîtres de toute charge publique, impôts, tutelle, service militaire, logement des soldats. Conscient des avantages qu'il devait en retirer, il s'interdit d'exercer un contrôle intempestif, se contentant de favoriser une aussi utile institution. Voilà comment naquit dans la première moitié du III^e siècle l'Université de Béryte.



La jeune Académie eut l'avantage de compter, parmi ses premiers maîtres, des jurisconsultes d'une exceptionnelle valeur. Le célèbre Domitius Ulpianus, natif de Tyr, un des oracles de la jurisprudence romaine, lequel se fit connaître comme professeur de droit, a dû, croyons-nous, commencer par enseigner à Béryte. Il est certain qu'à dater du III^e siècle nous voyons les professeurs de cette ville groupés en corps enseignant. Au pied de leurs chaires, les disciples affluèrent bientôt de toutes les provinces orientales. Les étudiants d'Arabie, c'est-à-dire originaires du Hauran et de la Transjordanie, sont nommés dans un rescrit de Dioclétien (1). Nous voyons accourir du voisinage du Pont-Euxin St. Grégoire le Thaumaturge et son frère Athénodore, l'un et l'autre destinés à mourir évêques et martyrs. Tous deux durent commencer par se familiariser avec le latin, langue de l'enseignement juridique. Grégoire, au sortir de l'école des rhéteurs grecs, ne se plia pas sans difficulté à cet apprentissage. Voilà

(1) Strauch, *op. cit.*, 42.

sans doute pourquoi son séjour à Béryte se prolongea pendant huit ans, le double d'années que réclamait le cours régulier. Il se plaint pendant ce temps de n'avoir entendu que de graves dissertations d'un style négligé, la langue de la basoche. Par ailleurs il admire la solidité, l'élévation de cet enseignement juridique, distribué en langue romaine. C'est, assure-t-il, un idiome admirable, magnifique, convenant à la majesté de l'Empire, mais difficile à s'approprier «du moins pour moi», ajoute modestement l'étudiant anatolien.

Le professorat de Béryte menait dès lors aux plus hautes dignités. Ulpien, parti pour Rome, y devint l'assesseur du fameux jurisconsulte Papinien, un autre Syrien, originaire de Homs. Ulpien se vit bientôt élevé à la charge de préfet du prétoire, la première de l'Etat. Avec son compatriote Papinien, il gouverne dès lors l'Empire, au nom des Césars syriens ou plutôt de leurs parentes syriennes, les Julia Domna, les Maesa, femmes de tête, quoique pas toutes également recommandables. La puissance impériale tournait alors à l'absolutisme. C'est l'honneur des jurisconsultes syriens d'avoir tenté de lui assigner comme contre-poids le pouvoir des lois. Bras droit de l'excellent empereur syrien Alexandre Sévère, Ulpien se montra le courageux promoteur des réformes, l'ennemi juré des abus. Il périt dans une révolte Militaire. C'est par de tels maîtres, les Gaius (1), les Papinien, les Ulpien que s'affirma de bonne heure la réputation de la nouvelle université. Leur prestige devait leur survivre. Il est remarquable que dans les cas douteux le législateur romain ait recommandé de s'en tenir aux décisions de ce triumvirat de juristes syriens. Plus méritoire paraît être le service rendu par les professeurs de Béryte, en assouplissant la rigidité du droit romain primitif, où ils auraient, pense-t-on, introduit les premiers principes du droit des gens. C'est une nouvelle occasion, où, fidèles à leur mission historique (2), les Syriens, courtiers d'idées, ont utilement servi la civilisation.

Ouverte au III^e siècle par deux saints martyrs, la liste des élèves de Béryte se complète au siècle suivant par les noms d'au-

(1) Un anatolien ; il semble avoir lui aussi professé à Béryte ; cf. Bouchier, *Syria as a roman province*, 116.

(2) Cf. notre conférence, *La Syrie et sa mission historique*.

tres saints également martyrs. Pépinière d'hommes d'Etat, l'Université bérytine serait-elle devenue également un séminaire de saints? Pas nécessairement. Plusieurs de ces héros chrétiens se verront condamner par des magistrats, formés comme eux à Béryte. Tel St. Amphien, né en Lycie dans l'Asie Mineure. Envoyé par ses parents étudier à Béryte, il ne se laisse pas, dit de lui l'historien Lactance, «emporter par l'ardeur de l'âge ni par la licence de ses condisciples.» Ces lignes prouvent que ces derniers n'étaient pas tous des ascètes. Un des plus fameux élèves de Béryte, le patriarche Jacobite Sévère, attestera que le milieu universitaire ne développait pas l'ascétisme. Le martyr St. Pamphile était, lui, natif de notre ville. Après avoir étudié dans les écoles de sa cité natale, il vint se fixer à Césarée de Palestine. Il y fonda une grande bibliothèque chrétienne et s'attacha à défendre la mémoire de ce génie prodigieux, mais discuté, qu'on appelle Origène. Il y compta parmi ses élèves un autre écrivain de grand talent, l'historien Eusèbe, lequel, en souvenir du maître vénéré, prit le nom d'Eusèbe de Pamphile. Sous la dynastie théodosienne, St. Grégoire de Nazianze vint d'Athènes à Béryte pour y étudier la jurisprudence. Il la nomme dans ses vers «l'illustre cité des lois ausoniennes». Dès cette époque un séjour à Béryte passait pour le complément de toute éducation soignée. Il devenait indispensable pour qui aspirait aux fonctions publiques, voulait briller au barreau. St. Jean Chrysostome offre une des rares exceptions à cette règle générale, en Orient du moins. Quoiqu'il ait exercé quelque temps la profession de *scolastique*, avocat, il ne quitta pas Antioche, peut-être pour ne pas abandonner sa mère, la jeune veuve Anthusa, à laquelle il demeura tendrement attaché. Son maître, le sophiste Libanius se plaint amèrement de la concurrence de Béryte, de l'attraction exercée par cette ville. Il prétend que les jeunes gens étaient surtout préoccupés de deux choses: savoir assez de latin pour bien user des formules du style administratif, ensuite posséder à fond la sténographie.

L'an 349 un de ces tremblements de terre dont la fréquence assombrit les annales de la Phénicie, sous le Bas-Empire, détruisit partiellement Béryte. Le désastre n'arrêta pas les progrès de l'Université. Elle compta parmi ses élèves un certain Triphyllus.

Devenu évêque à Chypre, cet ancien *scolastique* scandalisa son collègue, l'austère S. Spiridion par son affectation d'atticisme, lequel répugnait à employer le vocabulaire des évangiles. Vers cette époque, Anatolius, un enfant de Béryte, devint préfet du prétoire d'Illyrie. «Il atteignit les sommets de la jurisprudence, assure Eunope. Rien d'étonnant, continue cet auteur, Béryte sa patrie est la mère et la nourrice des études des droits. Les empereurs essaient vers cette époque de fonder un enseignement universitaire à Constantinople. Cette concurrence ne porta aucun préjudice à notre ville. Nous le savons par l'histoire des Saints Arcadius et Jean, venant de la capitale de l'empire étudier à Béryte, parce que, observe leur légende, «cette cité florissait par le renom de professeurs très habiles dans les lois.» L'historien Sozomène de Gaza est un des plus connus dans cette multitude d'auditeurs qui se pressaient alors autour des chaires professorales à Béryte.

* * *

A cette époque, l'Académie se remettait péniblement d'une grave secousse — non pas due à un tremblement de terre, mais à une atteinte contre la liberté d'enseignement. Le coup avait été porté par cet idéologue couronné que nous appelons Julien l'Apostat. Jusqu'à cette date, en face de l'enseignement, fondé par l'Etat ou par la Ville, avait fonctionné un enseignement libre. Ouvrait qui voulait une école de littérature, de philosophie, un cours de jurisprudence. Le cas n'était pas rare où l'on voyait les élèves désertir les professeurs officiels pour aller entendre leurs rivaux. La concurrence devenait parfois très vive et le public ne s'en plaignait pas; loin de là. Des deux côtés, elles obligeait à lutter de talent, de savoir pédagogique. Libanius, évincé d'une chaire publique, en ouvrit une en face de son concurrent, préféré par l'empereur. Au bout d'un mois, il lui avait enlevé tous ses élèves. «Lui, disait-il, c'est César qui le nourrit; moi, ce sont les familles». Antérieurement à Julien, les *Curiales*, c'est-à-dire les conseillers et les magistrats municipaux, nommaient directement les professeurs, même pour les chaires dotées par des empereurs. Craignant de les voir occupées par des maîtres hostiles à ses ré-

formes païennes, Julien se réserve désormais de contrôler ces nominations (1). C'était confisquer la liberté des choix, étouffer celle de l'enseignement. Cette intervention abusive ne survécut heureusement pas à Julien. Après sa mort on revint aux anciennes coutumes, au régime de la liberté.

Au début du V^e siècle, voici ce que nous savons sur l'organisation de l'Université de Béryte. Une loi du Grand Constantin, édicta des pénalités sévères contre qui injurait ou molestait les professeurs. Nous ignorons la nature des incidents qui auront motivé cette législation draconienne. Les brimades dont les professeurs étaient quelquefois l'objet, paraissent un motif bien insuffisant. La réforme de 425 stipula que chaque professeur disposerait désormais d'une salle particulière, que des bibliothèques spéciales seraient adjointes à l'Université.

Parmi ses protecteurs officiels figurent les évêques de Béryte, lesquels exerçaient en ville certains droits de police (2). Un de ces prélats construisit un vaste *auditoire* ou salle de cours. Des rescrits impériaux les chargent de veiller sur les privilèges de l'Université. Les étudiants demeuraient libérés des charges civiles ou militaires, jusqu'à l'âge de 25 ans. Les *Curies* ou municipalités nommaient, on l'a vu, les professeurs, vraisemblablement sur la présentation du corps académique. Ces maîtres, on allait parfois les quérir fort loin. Les villes cherchaient à les attirer par l'appât de gros appointements. On connaît des rhéteurs qui touchaient 100,000 sesterces, soit 25,000 francs, monnaie d'avant guerre. Le recteur de l'Académie d'Autun en Gaule recevait annuellement 120,000 francs.

Béryte a dû posséder des bâtiments universitaires. Nous avons déjà mentionné la salle de conférences, construite par l'évêque de la cité. Après le tremblement de terre, aux temps de Justinien, il sera question de la reconstruction de l'Université. Nous avons précédemment constaté l'existence des *privat-docent* ou professeurs libres. La ville ne leur déclare jamais la guerre, si même elle ne les voyait de bon œil. Leur initiative lui permettait de les juger à l'œuvre, de préparer ainsi ses futures nominations. La faveur du public restait juge en dernier ressort.

(1) Cf. P. Allard, *Julien l'Apostat*, II, 342 etc.

(2) Voir la *Vie de Sévère*. 59 (cité plus bas).

Respectueuse de l'autonomie locale et des privilèges académiques, cette organisation présentait des avantages incontestables. Elle a valu à l'institution cinq siècles de vie prospère, à l'administration, à la magistrature, à l'Eglise les plus éminents de ses représentants. La médecine ne paraît pas y avoir été enseignée. Avec ses écoles de lettres, de philosophie, elle faisait de notre ville un centre de haute culture, de politesse et de beau langage. Mais ce qui conférait à Béryte un caractère unique, véritablement original, c'était la place envahissante, prise par l'enseignement des disciplines juridiques. Il primait, absorbait pour ainsi dire tout autre enseignement. A l'encontre de Constantinople avec son Université Générale, où le Droit se trouvait également représenté, sans y obtenir, comme à Béryte, la primatie presque exclusive; exclusivisme auquel maîtres et étudiants demeuraient fort attachés. Rien d'étonnant si les anciens élèves ont voué à leur *Alma Mater* le souvenir le plus reconnaissant.

Au V^e siècle, l'auteur d'un poème touffu, les *Dionysiaques*, Nonnos, célèbre avec une abondance tout orientale l'antique cité phénicienne. La ferveur de son admiration trahit, croyons-nous, en Nonnos, Egyptien de naissance, un ancien élève de Béryte. Il l'appelle en cent endroits de son énorme amplification mythologique «racine de la vie, nourrice des cités, domaine de la justice, rempart des législateurs, étoile du Liban. Elle est le charme de la vie, la fille de la mer, la ville aux îles superbes (sic!), à la riche verdure. Les quatre vents, qui soufflent sur tous les pays, bercent la ville pour porter à l'univers les sentences de Béryte. L'Océan, premier messenger des lois, qu'elle enfante encore de nos jours, en porte le flot bienfaisant jusqu'aux extrémités du monde.»

Ce lyrisme amphigourique et décadent prélude à celui de la poésie arabe. Mais voici la clausule de ces tirades, qui va vous paraître moins banale. Elle ouvre devant Beyrouth des perspectives d'avenir illimitées. Les Belges se sont montrés un instant décontenancés, quand, au détriment de leur capitale, Genève a été choisie comme siège de la Société des Nations. S'il avait vécu, Nonnos aurait revendiqué cet honneur pour Beyrouth. Ecoutez plutôt! «La discorde, dévastatrice des Etats, cessera, assure-t-il, de compromettre la paix, alors seulement, quand Béryte, protec-

trice du repos de la vie, jugera la terre et les mers, fortifiera les villes de l'indestructible boulevard des lois, enfin lorsque cette cité assumera le régime exclusif de toutes les cités du monde.» L'ex-président Wilson aurait-il lu Nonnos? Nous, qui ne sommes ni poète ni ancien scolastique de Béryte, nous demanderons: *quid leges sine moribus?* A quoi serviront les lois, les conventions les plus sacrées, si une partie de l'humanité continue à les traiter de chiffons de papier? Elles n'empêcheront pas des professeurs, des intellectuels d'approuver des incendies de bibliothèques et d'universités. Nous croyons avec le comte de Maistre qu'une goutte d'Évangile posséderait plus d'efficacité pour adoucir les mœurs, pour humaniser les relations internationales. Nonnos lui-même paraît s'être rangé à cet avis. Devenu chrétien, au lieu des Bacchus et des Olympiens, qu'il avait chantés dans ses *Dionysiaques*, il se mit à célébrer les héros de l'Évangile. Il y aurait pourtant de l'injustice à prétendre que les efforts des professeurs de Béryte soient demeurés complètement stériles. Ils ont réussi en une certaine mesure à faire pénétrer dans la législation romaine l'influence des idées chrétiennes, à en atténuer l'empreinte païenne. Il n'est pas interdit d'attribuer à leur intervention l'adoucissement des lois sur l'esclavage, l'abolition du pouvoir absolu concédé autrefois au père de famille sur la vie de ses enfants.



C'est à fin du V^e siècle que l'université de Béryte atteint son plus grand développement. En 425, une faculté de droit avait été ouverte à Constantinople. Malgré cette création rivale, Béryte conserve sa suprématie pour l'enseignement des lois. Comme nous l'apprenons par une lettre de Libanius (*Epist.*, 209), Antioche avait essayé, elle aussi, d'organiser chez elle un pareil enseignement. La tentative ne paraît pas avoir abouti. Tous les chemins conduisent à Rome. Au temps du Bas-Empire, pour la jeunesse studieuse, il fallait avoir passé par Béryte, «séjourné en Phénicie», comme on disait encore. Les biographes des hommes célèbres revendiquent volontiers cet avantage pour leurs héros; je vous en ai cité des exemples. «Mépriser Beyrouth» (1) était

(1) Voir la *Vie de Sévère*, 78.

devenu presque une locution proverbiale. Elle attestait le dédain pour les pompes du siècle, les honneurs officiels auxquels la jurisprudence donnait accès. Plusieurs membres du clergé de Béryte possédèrent le grade de *scolastique*, à savoir la licence en droit. L'Église ne dédaignait pas de choisir ses prélats parmi les hommes de loi. Je me permets de nouveau de rappeler les exemples déjà cités. C'est que depuis Constantin, les évêques occupaient une position officielle, se trouvaient forcément mêlés aux affaires de l'administration. Sans négliger les lettres et la philosophie, Béryte résista à la tentation de se transformer, comme Constantinople, en université générale. Elle tint à conserver, à intensifier sa spécialisation juridique, qui avait établi sa réputation mondiale, à attirer chez elle les maîtres les plus compétents dans la science du droit. Comme de nos jours le journalisme, le *scolasticat* d'alors menait à tout. Les diplômes de Béryte étant les plus considérés, on y accourait non seulement de Constantinople, mais de Thessalonique et de la lointaine Illyrie.

Parmi les nouveaux arrivés, un certain nombre avaient déjà fait un stage à Athènes, tel St. Grégoire de Nazianze. D'autres ont étudié les sciences naturelles et mathématiques à Alexandrie, visité les écoles de rhéteurs de Gaza, de Césarée, de Tyr. Dès lors se vérifiait cette observation de G. Charmes: «Les Syriens ont une grande tendance à devenir des avocats beaux diseurs, ou des hommes à imagination. Il n'est pas nécessaire de développer en eux l'éloquence, mieux vaudrait la contenir». Mais qu'on vint du Nord ou du Sud, la randonnée scientifique devait s'achever par un séjour en notre ville.

L'enseignement, exclusivement latin, qu'on y distribuait, maintint avec le service militaire, où le latin était demeuré la langue du commandement, le prestige de la latinité en Orient, y retarda le déclin des lettres romaines, précipité par l'envahissement du grec. Bientôt c'est seulement à Béryte que le latin demeure en usage. A partir du V^e siècle, après le Syrien Ammien Marcellin, qui clôt brillamment la série, on ne rencontre plus d'écrivains latins en Syrie.

Mais officiellement le Bas-Empire continue à se proclamer romain. Les *Roûm*, orthodoxes ou catholiques, y ont gagné leur nom historique que nous traduisons couramment par Grecs; ce

qui est, on en conviendra, une version téméraire. Non moins téméraire, la prétention de les rattacher aux Hellènes. Pourquoi pas aux Romains, dont avec les Roumains des Balkans ils sont seuls à perpétuer le nom? Au VI^e siècle, l'empereur Justinien appelle encore le latin: «la langue nationale». Le grec est qualifié de «langue commune ou vulgaire». C'est par condescendance que le pouvoir impérial consent alors à «translater» en cet idiome les lois principales. Au VII^e siècle nous constatons le phénomène contraire, le triomphe du grec. Mais alors c'est que depuis un demi siècle, l'Université de Béryte a cessé d'exister. Avant de narrer sa fin jetons un coup d'œil sur la vie universitaire, telle qu'elle nous apparaît au début du VI^e siècle, antérieurement à la réforme de Justinien.

* * *

C'était la vie mouvementée de tous les centres académiques. La moralité laissait beaucoup à désirer. Aussi renvoyait-on volontiers la réception du baptême à la fin du cours juridique. Sanctuaire de la jurisprudence, Béryte passait également pour «une ville qui impose les plaisirs (1)». Je cite le témoignage des contemporains. Par ailleurs les habitudes turbulentes des étudiants, leurs distractions, leurs farces et bouffonneries, rappellent d'assez près nos universités du Moyen-Age, Paris, Oxford et Louvain. Les élèves se groupaient par années. Ceux de première, les nouveaux venus, portaient le sobriquet de *dupondī*, qui signifie «deux sous» (2). L'empereur Justinien supprimera ce pittoresque surnom, qu'il déclare frivole et le remplacera par celui de *Justinianii novi*, «nouveaux Justinianiens». Les élèves de seconde année, appliqués à l'étude de l'*Edit du préteur*, en avaient pris le qualificatif de *Edictalii*. Une certaine solennité marquait le passage à la troisième année. Les étudiants prenaient alors le nom de *Papinianistes* parce qu'ils approfondissaient les *Responsa*, consultations de Papinien. Venaient ensuite les groupements corporatifs et nationaux: Syriens, Anatoliens, Egyptiens, Illyriens. Les étran-

(1) *Vie de Sévère*.. 65

(2) Littéralement. Au temps de Justinien, il désignait les novices, les débutants.

gers à la Syrie paraissent pour ainsi dire avoir formé la majorité. Du moins sont-ils le plus fréquemment désignés dans les documents à notre disposition. On comptait également des cercles sportifs; on y prenait parti pour ou contre les favoris du cirque et de l'amphithéâtre. Dans ces milieux se préparaient la claque, les manifestations pour les jours de représentation.

Les opinions religieuses devenaient l'occasion d'autres groupements. Il existait encore des païens ou plutôt des *paganisants*. Car on hésitait à se réclamer ouvertement de l'ancien culte. Nous les verrons bientôt à l'œuvre. Depuis le concile de Chalcédoine (451), la Syrie se partageait entre les orthodoxes et les Jacobites. Ces derniers, adversaires du concile et monophysites, c'est-à-dire partisans d'une seule nature dans le Christ. Ces Jacobites paraissent avoir été très remuants pendant leur séjour à l'Université de Béryte, y avoir exercé une propagande fort active parmi la jeunesse. J'en trouve la preuve ainsi que la plupart des détails qui vont suivre dans deux compilations jacobites en syriaque, (1) contemporaines des faits qu'elles racontent. C'est à Béryte, sur les bancs de l'Université que les Jacobites enrôlèrent définitivement le futur patriarche Sévère, un des héros du monophysitisme syrien.

Dans l'intervalle des cours, étudiants jacobites et orthodoxes s'occupent énormément de controverses religieuses. On s'y prononce pour ou contre le concile de Chalcédoine, l'empereur Marcien et sa femme Ste. Pulchérie, protecteurs du concile et à ce titre les bêtes noires des monophysites. Dans ces discussions, les Jacobites argumentent à grand renfort de visions. Et comme l'homme rêve généralement conformément à ses préoccupations pendant l'état de veille, les visions confirment infailliblement les opinions monophysites.

Les jours de vocation scolaire, quand le théâtre et le cirque font relâche, les étudiants vont se répandre sous les ombrages de notre Bois de Boulogne. La forêt des pins a son histoire, liée à celle de Beyrouth. A défaut d'une «Société des amis de la Forêt»

(1) Toutes deux traduites par M. l'Abbé Nau : les *Plérophories* de Jean Maiouma (dans *Revue de l'Orient Chrétien*, III^e vol.) et une *Vie de Sévère* par Zacharie le scolastique) dans *Opuscules Maronites*, seconde partie).

le *Touring Club* devrait s'intéresser à sa conservation. A mon humble avis c'est le plus ancien monument de Beyrouth. Le poète de Dionysiaques (XLII, 164), Nonnos, y égare Bacchus et les dieux de l'Olympe. Elle est donc bien antérieure à l'émir Fakhraddin, auquel certains en ont fait honneur. Au temps des Croisades, elle comptait douze mille carrés de superficie, c'est-à-dire qu'elle devait complètement recouvrir les sables et escalader même les premières pentes du Liban. Les étudiants excursionnaient aussi dans les environs de la ville.

C'était l'âge d'or des stylites, à savoir des solitaires, qui pour mieux s'isoler du monde avaient imaginé de se fixer au sommet d'une colonne. Un de ces stylites s'était établi dans un village près de Beyrouth. Le nom n'en est pas donné. Mais comment ne pas songer à Dairalqala, au sanctuaire de Balmarcod dont nous connaissons les relations avec Béryte? Au V^e siècle, le temple était certainement fermé, détruit peut-être. L'idée devait venir à un stylite d'utiliser une des massives colonnes pour y asseoir son ermitage. La nouveauté du spectacle ne tarda pas à attirer la foule au pied de la colonne. Les candidats-juristes ne furent pas les derniers à y accourir. Du haut de sa chaire aérienne le stylite avait coutume de haranguer les visiteurs. Parmi eux se trouvèrent un jour des étudiants jacobites, originaires d'Egypte. Le solitaire, les ayant reconnus, les blâma de ne pas communier dans les églises orthodoxes. Un de ces étudiants, ébranlé par ces réprimandes, voulut le dimanche suivant s'approcher des saints mystères. Il était d'usage alors de recevoir la communion dans les mains. Quand il la prit, «il y trouva, assurent les *Plérophories* (1), un caillot de sang». Les brimades existaient dès cette époque. C'étaient les *Edictalii*, étudiants de seconde année, qui se chargeaient d'y soumettre les *dupondii*, les nouveaux venus. Brimades assez innocentes! Elles consistaient en moqueries, plaisanteries, par lesquelles les vétérans prétendaient «affirmer leur suprématie» sur les bleus de la jurisprudence. Les théâtres de Béryte continuaient à être fréquentés. L'hippodrome avait ses courses de chars. Elles consistaient parfois en bagarres, où l'on distribuait des coups de couteau. Faut-il observer que la jeunesse se réservait

(1) *Rev. Or. Chrét.* III, 380-381.

le droit de siffler au théâtre? Le public en prenait philosophiquement son parti, et la police urbaine aussi; nous le verrons.

Tous pensaient, comme l'allemand Strauch, qu'on ne gagne rien à serrer de trop près la jeunesse. La ville tenait à son Université, une gloire et aussi une source de revenus. Le même Strauch calcule que, dans la parcimonieuse Allemagne, sept à huit cents étudiants rapportaient annuellement 100,000 écus d'or aux citoyens.

Il n'est plus question de gladiateurs, mais bien de combats de fauves contre des hommes armés. Les jeux du cirque n'avaient rien perdu de leur popularité en Syrie. Les cochers syriens étaient renommés et triomphaient dans les principaux amphithéâtres de l'Empire. Un de ces cochers lauréats, originaire d'Ascalon, vint alors à mourir à Constantinople. Son cadavre fut renvoyé en son pays, conservé dans du miel. En faisant escale à Chypre, le navire qui le transportait embarqua le corps d'un évêque, lui aussi d'Ascalon. Mais, une tempête survenant, l'équipage voulut jeter du lest, et, se trompant de cercueil, précipita par dessus bord celui de l'évêque. Comme le prélat appartenait à la confession orthodoxe, l'aventure amusa considérablement la faction jacobite. Elle jouit de la déconvenue des adversaires, lorsqu'ouvrant le cercueil, «ils trouvèrent le cocher en costume de gala, bonnet en tête, le fouet à la main». Signe manifeste que le Ciel se déclarait en faveur du jacobitisme.

Le Samedi soir, les cours vauaient. Une loi civile en ordonnait la fermeture à partir de midi. Les élèves studieux profitaient de ce *Week End* pour repasser les leçons de la semaine. Pour discuter à l'abri des distractions, on se réunissait de préférence dans les vastes dépendances de l'Université. Une des plus magnifiques salles de conférence, sorte de basilique, avait été construite dans la première moitié du V^e siècle par Eutathius, évêque de Béryte. Zacharie (1), surnommé le scolastique, parce qu'il avait étudié en cette ville, nous a laissé du monument une description enthousiaste. «Admire, s'écrit-il, le génie de l'architecte. Quelle élégance de formes, quelles proportions grandioses! Considère l'imposante rangée de dix colonnes, qui se dressent et consolident

(1) *Patr. Greg.* (Migne) T. 85, col. 1023.

l'édifice! La similitude des matériaux, l'harmonie des proportions, l'éclat, le poli des marbres! Admire la variété des tableaux, la richesse de la matière, l'élégante distinction du dessin, la vivacité des couleurs!» Ces dernières lignes décrivent, croyons nous, non pas des fresques (1), mais des mosaïques. L'art du mosaïste était très florissant en Syrie.

Les étudiants fréquentaient aussi les églises. Nous trouvons mentionnées celle de l'*Anastasie* ou Résurrection, celle dédiée à l'apôtre St. Jude, enfin «celle de la Mère de Dieu, qui est à l'intérieur de la ville, à côté du port». Cette dernière indication est précieuse pour la topographie de la Béryte byzantine. A cette époque, la population de la ville n'a pu être inférieure de 50,000, s'il est vrai que 30,000 habitants ont péri dans le tremblement de terre de 555.

Béryte comptait encore des tenants du paganisme (2), du manichéisme et d'autres sectes bizarres. Les manichéens se trahissaient par leur répugnance pour la viande. Tous formaient des conventicules plus ou moins clandestins, de préférence la nuit. On s'y livrait aux pratiques de la plus basse superstition, aux simagrées de la théurgie, de la nécromancie, de l'occultisme, de l'hermétisme et du spiritisme, grâce auxquelles les sectaires cherchaient à recruter des adeptes. Cette propagande semble n'être pas demeurée stérile, surtout parmi les étudiants étrangers: Thésaloniciens, Arméniens, Egyptiens. Le polythéisme, la croyance aux Olympiens étaient bien morts, mais non la crédulité. Une nuit, réunis dans l'hippodrome, nos occultistes se proposèrent d'évoquer Satan. Charlatans ou Satanistes convaincus, qui le dira? Mais ils s'apprêtaient à immoler à Asmodée un pauvre diable d'Ethiopien, esclave d'un de leurs adeptes. L'arrivée inattendue en ce lieu désert de passants noctambules troubla l'horrible cérémonie et sauva l'Ethiopien. L'affaire s'ébruita. On résolut de procéder à des perquisitions chez le maître du nègre pour découvrir les recueils magiques qu'on supposait en sa possession. Il les avait préalablement enfermés dans un vaste fauteuil, en forme de caisse, sur lequel on le trouva installé. Les inquisiteurs allaient

(1) Peintures dans les églises de Béryte ; *Vie de Sévère*, 51.

(2) On en découvre à Héliopolis (Balbeck) vers 579, cf. Diehl, *Justilien*, 577.

se retirer, lorsqu'un signe du nègre amena la découverte de la cachette. C'étaient des recueils, attribués à Zoroastre, à Manéthon, des collections de formules, de recettes pour composer des abraxas, des horoscopes, des philtres, des amulettes, pour fabriquer des figures à envoûtement et autres machines de cet acabit. Leur possesseur grâce à l'intervention d'étudiants jacobites, qui dans tous ces incidents jouent le rôle de bons Samaritains, leur possesseur s'en tira à bon compte. On ne lui demanda que de brûler ces livres compromettants. Précédemment un des occultistes s'était agréablement joué d'un notable de Byblos (Gebaïl). Sur le point de devenir père, ce Giblité souhaitait vivement la naissance d'un garçon. Le magicien lui en donna l'assurance; mais avant de sortir il confia en grand secret à la portière que ce serait une fille. Une des deux prophéties devait se réaliser. Ce fut la dernière et notre sorcier en appela gravement au témoignage de la concierge.

Dans la Béryte du V^e siècle, le gendarme se montrait bon enfant. Comme dans tous les centres académiques, il éprouvait le légitime désir de ne pas se colleter avec la turbulente jeunesse des écoles. Cependant ces incidents avaient produit de l'agitation dans les milieux universitaires, entre les étudiants chrétiens et ceux qu'on soupçonnait de pratiques païennes. La police jugea de son devoir d'intervenir, de reprendre l'enquête sur les livres magiques et les réunions occultistes. Les adeptes du spiritisme menacèrent alors de soulever ceux qu'on appelait les *sicaires*, c'est-à-dire les bas-fonds de la population, les portefaix, les débardeurs du port, toujours prêts à marcher, si on y mettait le prix. Pour les tenir en respect, il fallut les menacer d'appeler les villageois des environs de Béryte, à savoir les montagnards. Tout se termina par un autodafé, non pas des nécromanciens, mais de leurs grimoires. Le bucher fut allumé devant le «temple de la Mère de Dieu». Avant de les livrer au feu, on en lut publiquement les passages principaux: «Comment on peut troubler les villes, exciter des séditions, jeter la désunion dans les familles, défaire les mariages, rendre invisibles les objets volés, influencer, forcer les juges à absoudre les coupables, composer des élixirs...».

Il arriva bientôt une autre aventure, encore plus macabre. La croyance aux trésors cachés a toujours été vivace en Syrie.

Au temps où j'employais mes vacances à courir après les inscriptions dans les cantons reculés de l'intérieur, j'ai souvent été pris pour un chercheur de trésor. Les bonnes gens ne s'expliquaient pas autrement que je me fusse dérangé pendant la canicule pour le simple plaisir d'examiner, de copier «les pierres écrites». Une troupe de sorciers ambulants — leur spécialité était de «voler les églises» — traversa alors Béryte. Ils prétendaient connaître l'endroit précis où Darius, roi de Perse, avait enfoui ses trésors, des monceaux de «talents d'or»!

Un étudiant anatolien, nommé Chrysarius, compromis précédemment dans les affaires de magie, se laissa de nouveau séduire. Seulement il fallait procéder à l'évocation des morts, opérer de nuit et dans un endroit isolé, où l'on fût assuré de ne pas être dérangé. On gagna le sacristain d'une église entourée de tombeaux. C'était un «martyrium», c'est-à-dire un sanctuaire, consacré à la mémoire d'un martyr, dont le nom n'a pas été transmis. Les romanichels sorciers réclamèrent tout d'abord des objets précieux, «afin d'aller conjurer sur le rivage de la mer les démons gardiens des trésors». Candide, en sa qualité d'occuliste, Chrysarius s'y résigna. Comme il était à prévoir, il attendit vainement le retour des rusés compères. Le sacristain se décida alors à livrer l'encensoir d'argent de l'église. On allait commencer les incantations quand survint un tremblement de terre. Les évocateurs prirent peur. En même temps la secousse sismique causa le réveil, non pas des morts, mais d'une troupe de pauvres gens qui dormaient dans les dépendances et sous les portiques du martyrium. Ils donnèrent l'alarme et révélèrent à la ville le scandale de la nuit. Ce fut l'occasion d'une nouvelle chasse aux nécromanciens. Quant aux Bohémiens, ils avaient pris le large avec les objets précieux.

Sévère, le futur patriarche des Jacobites, alors simple étudiant, avait été l'âme de toutes ces enquêtes. «Il les conduisit, disent nos informateurs, comme un chef d'armée, mais pour ne pas paraître orgueilleux, il se faisait humble et se cantonnait dans l'étude des lois». A travers cette onctueuse phraséologie jacobite, comprenez que Sévère, se renfermant adroitement dans l'ombre, se contenta de lancer les étudiants, ses coréligionnaires. Il faisait l'apprentissage du rôle d'agitateur sectaire, où il se distinguera

plus tard pour le malheur de la Syrie. Toute cette agitation ne pouvait que déplaire aux professeurs, dont elle troublait l'enseignement. Sévère tenait à leur approbation et surtout à leurs notes favorables, que les maîtres ne lui ménagèrent pas, assure son biographe. Le stage universitaire s'achevait par la collation du grade de scolastique, enfin par l'achat d'une toge que revêtait le nouvel avocat (1).

Si j'ai appuyé sur ces minimes incidents, c'est parce qu'ils permettent de reconstituer un chapitre peu connu de l'histoire de notre ville, de pénétrer dans sa vie académique. Comme plus tard Oxford et Louvain, Béryte semblait n'avoir été créée que pour servir de centre universitaire. La vie de l'Université se confondait avec celle de la calme cité provinciale. De même qu'à Louvain, la sœur-martyre de Béryte, l'herbe a dû pousser dans les rues, à l'époque des vacances scolaires.



Une trentaine d'années après ces menus incidents, en 527, l'empereur Justinien monta sur le trône. Ce souverain rêva d'attacher son nom à une vaste refonte de la jurisprudence (2). Les textes, les compilations juridiques, étudiés, commentés jusque là dans les écoles de droit, étaient en majorité l'œuvre des anciens maîtres de Béryte, des Gaius, des Papien, des Uplien. Il était donc tout indiqué que pour l'assister dans cette réforme, l'empereur s'adressât au corps professoral de cette ville. Dans la commission chargée de la préparer figura «Dorothee, le magnifique questeur (chancelier ou ministre de la justice) et docteur des lois à Béryte». Pour la compilation du *Digeste* et des *Institutes*, la Phénicie fournit également deux collaborateurs, Dorothee, déjà nommé «homme illustre, questeur très éloquent, appelé de la très splendide cité des Bérytiens, où il enseignait la loi à ses disciples». Ensuite Anatolius, «homme illustre et magistrat, également établi interprète du droit chez les Bérytiens et d'une race ancienne dans la jurisprudence». Cet Anatolius était en effet fils de Léontius et

(1) *Vie de Sévère*, 61, 68, 75.

(2) Cf. Diehl, *Justinien*, 250 etc., Sagliog, *Dict des Antiquités*, I, 284-285.

petit fils d'Eudoxe (1), tous deux anciens professeurs à Béryte. Ainsi notre vieille université a présidé pour une part notable à la rédaction de ce *Code Justinien*, lequel pendant près de quinze siècles a inspiré nos législations et domine encore les disciplines juridiques (2). Nous ne nous sommes guère montrés reconnaissants. Aucune rue ne rappelle les noms de Justinien, d'Ulpien, des grands juristes de Béryte. Nous leurs avons substitué des *Ithāi* et autres illustres inconnus. Les rues de la *Littérature*, de la *Poésie* donnent accès à la moderne Faculté de droit.

Après avoir expédié avec une hâte qu'on peut trouver excessive, la réforme de la jurisprudence, Justinien s'appliqua à en régler l'enseignement. Des écoles de droit s'étaient établies à Alexandrie, à Césarée. Le *Basileus* les supprima, ne reconnut, en dehors de Béryte, qu'à Constantinople et à Rome la faculté d'enseigner le droit. L'évêque de la cité se vit chargé avec le préfet de la Phénicie de veiller sur l'exécution de ce décret. Avoir professé à Béryte, était, nous l'avons vu, la garantie des plus grands honneurs. «C'est de Béryte, écrit un géographe contemporain que sortent les assesseurs des juges, qui dirigent les juges et toutes leurs sentences, qui dictent et interprètent le droit aux magistrats».

Jusqu'à cette date, le cours universitaire avait été de quatre ans. Justinien ajouta une cinquième année. Le programme de chaque année fut établi avec cette minutie formaliste que l'impérial législateur apportait à ses réformes. Il prescrit de maintenir les fêtes qui marquent l'entrée en 3^e année. Il interdit sévèrement les brimades, qui parfois s'attaquaient jusqu'aux professeurs; et les déclare «indignes, détestables, indices d'une âme d'esclave». Grâce à ce plan, conclut l'empereur, «des étudiants, ayant pénétré les arcanes du droit, n'y rencontreront plus rien de caché. Ils deviendront d'excellents avocats, des gardes du corps de la justice, des athlètes excellents et des juges toujours heureux dans le règlement des procès». On ne pouvait se montrer plus optimiste. L'emploi du latin, comme véhicule de l'enseignement, était rigoureusement maintenu. On tolérait pourtant des paraphrases grec-

(1) Cf. *Vie de Sévère*, 50.

(2) Pour les influences syro-orientales, voir Collinet, *Et. hist. sur le droit de Justinien*.

ques en face des expressions techniques latines. Entre le texte grec et le texte latin d'une constitution juridique, Justinien déclare que le dernier fera seule autorité (1). En Syrie, la majorité de la population parlait araméen, les classes intellectuelles connaissaient le grec; mais l'administration s'en tiendra obstinément au latin.

Une longue ère de prospérité s'annonçait pour l'Université, assurée de la faveur impériale. Elle touchait à sa fin. A cette époque, vivait à Emèse, l'actuelle Homs, un ascète étrange, nommé Siméon. On l'avait surnommé *Salus*, c'est-à-dire l'agité, parce que par humilité il lui arrivait de contrefaire l'insensé. Un jour, il parut en public, un fouet à la main et se mit à frapper les colonnes qui entouraient la place publique. «Tenez bon, cria-t-il, vous allez danser!» On finit par comprendre la portée de cette manifestation prophétique, lorsque commença la série de tremblements de terre qui, entre 551 et 555, secouèrent la Syrie et bouleversèrent la côte phénicienne. Bèyrouth fut spécialement éprouvée. «Béryte, dit Agathios, alors l'œil le plus beau de la Phénicie, fut dépouillée de toute sa splendeur. Ses superbes édifices si renommés, ornés avec tant d'art, s'écroulèrent. Aucun ne fut épargné; il n'en subsista que des amas de décombres. Une multitude d'habitants et d'étrangers restèrent ensevelis sous les ruines. On déplora surtout la perte d'un grand nombre de jeunes étrangers de nobles familles, distingués par leur éducation, qui y étaient venus étudier le droit romain. C'était en effet pour cette ville une prérogative spéciale et le plus grand des privilèges de posséder cette école si renommée. Les professeurs de droit transportèrent alors leurs cours à Sidon, en attendant la reconstruction de Béryte. On la rétablit d'une manière imparfaite, qui permettait pourtant de reconnaître ce qu'avait été l'ancienne cité. On allait inaugurer cette reconstruction et y rappeler les anciens maîtres (2), lorsqu'un incendie dévora les édifices en 560.

Cette succession de catastrophes retentit jusqu'en Occident. Elle inspira au poète espagnol, Jean Barboücalos, une épigramme d'une facture assez médiocre, où il présente Béryte pleurant sur ses malheurs. «La plus infortunée des villes! Belle jadis, je ne suis

(1) Sur le latin byzantin, cf. Collinet, *op. cit.* 25.

(2) Agathios, *Hist.*, II, 15.

plus que cendre. Vous qui passez, déplorez sa destinée; pleurez sur Béryte qui n'est plus!» (1). Depuis lors il n'est plus question de l'Université. Etienne, le dernier professeur dont le nom nous soit connu, auteur d'un commentaire sur le code de Justinien, quitta la ville après le désastre de 555. Du côté du désert, le long du *limes* arabe, où ne veillent plus les vedettes romaines, se forme l'orage, qui doit balayer les gloires de la Syrie. Aux environs de 580, Mohamed (2) naît à la Mécque. Vers cette même date un voyageur anonyme, parti de Plaisance en Italie, traversa «la très splendide cité de Béryte». Il se contente de constater la ruine de la ville, «récemment le siège florissant des lettres». Ce passant devait avoir étudié le Code de Justinien.

* * *

Un millénaire et plus ont passé sur ces glorieux souvenirs. Reprenons l'augure que je rappelai au début de cette causerie..... «Beyrouth est du nombre des villes qui doivent vivre et vivre quand même.». Allait-elle survivre indéfiniment à son université avec laquelle son existence s'était si longtemps identifiée?

Après un assoupissement de treize siècles, nous voici depuis 50 ans les heureux témoins d'un merveilleux réveil intellectuel; nous assistons à la résurrection des institutions universitaires de l'antique Béryte. N'imitons pas les «baptistes» inconscients de nos rues. Ne commettons pas l'injustice d'oublier les promoteurs désintéressés de ce renouveau, dont nous et nos enfants continuons à bénéficier. Aux premiers siècles de notre ère, c'était Rome; aujourd'hui, c'est la France, héritière du génie latin, qui préside à cette renaissance. Le méconnaître, ce serait renier les enseignements du passé, rompre avec la mission historique de notre pays, celle d'agent de liaison entre l'Orient et l'Occident. Le moment ne semble pas encore venu d'adopter la devise du *farà da sè*. Si vraiment nous aimons notre ville, nous mettrons tout en œuvre pour lui conserver sa primatie académique; nous regarderons au-delà des limites du Grand-Liban. Quoiqu'il arrive, Beyrouth doit

(1) Anthologie, Liv. 425-427.

(2) Mort à l'âge de 50, non de 60 ans, comme on l'admet d'ordinaire.

demeurer une capitale scientifique, le centre de la vie intellectuelle dans la Syrie de demain.

J'ai voulu mettre en lumière ses titres historiques à cette prérogative. Que cette intention me serve d'excuse, si j'ai insisté trop longuement, au risque de lasser votre bienveillante attention.

J. LAMMENS.

Poésies

PETITS POEMES AMOUREUX

I.

J'ai surpris un ramier dans une nuit pensive
Se lamentant au clair de lune de minuit
Et j'ai dit à la source dont je buvais l'eau vive
Que même si je meurs rien ne sera fini.

Mollement je m'étais couché dans l'herbe verte
Et mon cœur, en secret, battait pour mon amie :
Le zéphyr se plaignait à la clairière ouverte
Et à chaque soupir il éveillait un nid.

II.

C'est le mois où la rose et sa sœur l'églantine
Dans les tendres buissons aiment à se cacher.
C'est le temps des bergers, Pastorales divines,
Quand une chanson meurt une autre chanson naît.

Dans la nuit descendue j'entends une fontaine
Qui pleure lentement comme une tiède pluie.
Fontaine de la nuit dont la voix est lointaine,
Quelle est donc cette peine qui si doucement fuit ?

III.

Ce n'était pas tes yeux plus ardents que des braises
Ce n'était pas tes bras comme des fleuves blancs...
Le bengali chantait sa chanson portugaise
Sous la dernière étoile piquée au firmament.

Et tu t'en vins, Amour, avec la fièvre pâle
 Des pays trop longtemps sous la lune couchés
 Et les vaisseaux tanguaient avec toutes leurs voiles
 Dès que le noir rivage tu le touchas du pied.

IV.

L'Étoile de ma vie, amie, je vous la donne
 Toute mouillée de pleurs avec ses longs cheveux,
 Pour qu'elle vous sourie au bord du Fleuve Jaune
 Où poursuivant mon songe, j'ai rencontré vos yeux.

Car je n'ai plus besoin pour que mon jour s'achève
 De ce vague flambeau parmi l'éther lointain
 N'êtes-vous pas, ma reine, au-dessus de mes rêves,
 Comme le peuplier au-dessus du jardin !

V.

Il me faut le soleil, le doux appui des rives
 Dont la courbe est pareille à celle de vos yeux,
 Il me faut le matin, sur une mer fragile,
 Une voile légère comme un de vos cheveux.

Il me faudrait aussi un autre port, la rade
 Lumineuse où mon cœur trouverait sa grenade :
 Il me faudrait un jour plus transparent qu'hier ;
 Votre main doucement déchirerait mes vers.

VI.

L'Automne et son troupeau, les cailloux ni la haine
 Dont le champ de l'hiver a comblé mon chemin,
 Ni la moisson des soirs pourrissant graine à graine,
 Ni l'arceau de tes yeux où sombrèrent les miens...

L'Amour qui m'a blessé, et qui pourtant m'est cher,
 A laissé sans soleil mon âme inoccupée.

Je voudrais m'en aller sur le sable des mers
 Jouer de mes amours comme avec des poupées.

HENRI THUILE.

L'Amour sur les Cimes

ROMAN INÉDIT

XII

Silva ne dort pas, sa pensée voltigeait autour d'Irène.

Certes, Loys ne regrettait pas d'avoir faussé compagnie à la belle ascensioniste, abandonnée aux assiduités de Bonifer. Pouvait-on raisonnablement craindre un rival de cette encolure ? Irène était sans doute la première à rire de cet amoureux grotesque, en son héroïque intrépidité. Aussi s'aplaudissait-il d'avoir si parfaitement simulé un fallacieux mal de montagne. Cela lui épargnait, pensait-il, la plus idiote des fatigues, puisque l'effort accompli ne servait à rien ! Outre cela, sa retirade le sauvait d'un autre péril non moins effrayant. En grim pant la cruelle pente, le pyrrhonien, plein de secretivité, avait pesé d'un esprit rassis, les profits et pertes d'un flirt avec la sirène. Le mot *mariage* prononcé par Bella évoqua soudain la vision épouvantable d'une passion fondant sur lui.

— Si Irène aime un jour, nul doute qu'elle ne mette au service de son amour l'ardeur fougueuse qu'elle déploie dans les sports ! C'est à en avoir la chair de poule, si la belle enfant n'a pas le sou !

Douloureusement perplexe, il secouait sa fine tête de murène vorace, en répétant à plusieurs reprises :

— A-t-elle, ou n'a-t-elle pas la forte somme ?

Il sous-entendait la *très forte* somme, quelques centaines de mille francs ne pouvant lui suffire.

— Défiance ! défiance ! conclut-il. La rosette de ce père rébarbatif m'incite à douter de ses rentes. Tuyautons-nous sans retard et, par tous les moyens, sachons à quoi nous en tenir sur cette personne.

Il saisit un buvard garni d'un superbe papier à lettres couleur jonquille, et se mit à écrire à sa mère, la priant de lui dire, dans le plus bref délai, la situation de fortune d'un certain Polidor Stainbourg, entraîneur connu, demeurant à Paris telle rue, tel numéro.

Tant que la réponse ne me sera pas parvenue, je me garderai à carreau, se jura l'esthète prudentissime, car, enfin, si la jolie fille a pour moi un goût fort vif, je puis également me laisser contagionner ! Je me défie d'Eros. Ce petit polisson de dieu, toujours armé d'une flèche venimeuse comme un dard d'abeille ! Cela n'est pas plus haut qu'une pomme quand on commence à le connaître, et, tout à coup, le gaillard grandit, prend une taille de cuirassier et vous met dans sa poche ! Pas de cela ! La passion dérégulée mène Dieu sait où ! . . . jusques dans les sentiers déflouris du mariage. Aussi extraordinaire que cela paraisse, on a vu des infortunés, tout disposés à vivre en marge du sacrement rigoureux, tomber dans le panneau parce qu'une fille avisée leur tenait la dragée haute ! Le coup est vieux comme le monde, sans laisser de réussir comme aux premiers jours du flirt.

Il essaya de se rassurer, en s'écriant :

— Quelle folie ! Moi amoureux pour le bon motif ? C'est impossible !

Mais il conclut aussitôt :

— Lorsqu'il s'agit d'aberration passionnelle, tout arrive ; libre à Joseph de s'engager, à la légère, en un flirt compromettant. Et comme le souvenir de son ami exhortant Irène à la prudence lui revenait, il éclata d'un petit rire fêlé, aiguisé d'un grain d'envie et de sournoise malice :

— Il est à pâmer, le pauvre gros bedon, dans ce rôle d'amoureux sans le savoir, car le diable emporte, il va, il va vers l'hameçon, ainsi que la grenouille vers le lambeau d'écarlate qui la doit embrocher . . . L'amour sans l'argent, c'est la proie creuse que dissimule le cruel harpon matrimonial.

L'entrée discrète d'une accorte chambrière portant le chocolat interrompit le cours des réflexions de Loys.

Cette soubrette, nommée Sophie, parisienne de Montmartre égarée dans les Alpes du Mont-Rose, ne manquait point de roublardise, en dépit d'un air simplet des plus insignifiants. Loys résolut de l'interroger sur Monsieur Staimbourg et sa fille, dont elle faisait aussi le service. Il l'accueillit donc avec un sourire engageant et lui débita quelques vers afin de la mieux disposer à la franchise.

*Pour moi en ce moment au sortir de mon lit
 Dans la coupe de Sèvres, émule de la Chine,
 Brillante et satinée, à pâte tendre et fine,
 Les glands doux dont L'Yémen recueille la moisson
 Mêlent au flot de lait leur amère boisson
 Ou du brun cacao la moussue onctueuse
 Teint ma bouche et mes dents d'une empreinte écumeuse.*

Sophie, sans comprendre un traitre mot, écoutait l'esthète avec une admiration mitigée de frayeur, car elle craignait pour l'intégrité de ses facultés mentales.

Il la rassura avec un compliment :

— Jeune fille au doux sourire, dit-il, comment trouvez-vous ces vers ?

— Dame, Monsieur, je ne m'y connais pas.

— Est-il besoin de s'y connaître pour formuler un avis ? Que deviendrait la critique littéraire si elle partageait votre dangereuse modestie, Mademoiselle ?

Il flaira son chocolat et y trempa sa petite cuiller, qu'il porta à sa bouche lentement de peur de se brûler.

— Y a-t-on un mis soupçon de muscade et un *gros* de gingembre, selon ma recette ?

— Oui Monsieur, je l'ai dit au chef

— Fort bien. . . . Mais dite-moi, Sophie, pourrait on, à l'aide de protections puissantes, mettre une sourdine aux vociférations intempestives autant que matineuses d'un exécrable bull-terrier, mon bruyant voisin de couloir ?

— Ah ! le chien à Mademoiselle Staimbourg ?

— Lui-même !

— Monsieur pourrait le dire à cette demoiselle. . . .

— Je m'y hasarderais, si je connaissais l'humeur accommodante de cette belle personne. . . . A vue de pays, Sophie que pensez-vous d'elle, hé ?

— Notre service se borne à veiller au bien-être des voyageurs, murmura la prudente soubrette.

— Réponse admirable, qui prouve votre logique, Sophie ! je la veux récompenser sur le champ.

Il fouilla sous son traversin et en retira une bourse d'or, assez plate, dont il se mit lentement à extraire une pièce de deux francs, toute neuve.

— Votre courte réponse, si pleine de discrétion, mérite ces quarante sols, Sophie ; si vous m'en aviez dit davantage, le vil argent se fut mué en or pur.

La soubrette prit la pièce blanche, avec une petite moue déçue.

— Cette demoiselle est très gentille, pas fière, murmura aussitôt la chambrière, avec un fin sourire.

— Généreuse ?

— Non, mais bon garçon comme tout, avec elle faut toujours rire. . . . Vive, par exemple, le mot leste, qui vous enlève, mais sans venin.

— Bien nippée ?

— A sa manière ! s'habille en un tour de main. des dessous de soie.

— Coûteux ?

— C'est selon ! La somme une fois dépensée, ça ne se blanchit pas à tout bout de champ ; économie alors.

— Des bijoux de prix ?

— Pfft !!!

— Mais le collier de perles fines, qu'elle mit hier au soir ?

— Du toc, j'ai l'œil !

— Selon vous, pas de galette ?

— Heu, heu. . . je crois que c'est ça !

Loys jeta un regard sur son chocolat qui fumait moins abondamment.

— En résumé, dit-il oiseau de passage, au plumage éclatant, mais rien d'une poule aux œufs d'or ?

— Tout à fait ça, pouffa Sophie, son père est généreux, tendre au pour-boire, toutefois. . . .

— J'en suis ravi pour vous, ma belle enfant, et vous engage à vaquer à vos affaires.

Il la congédia sur ces mots et la soubrette quitta la chambre en serrant au fond de sa pochette la pièce de deux francs qu'elle trouvait légère.

Elle s'en fut porter l'eau chaude à Monsieur Staimbourg.

L'homme de cheval se barbifiait à l'aide d'un rasoir américain.

Le visage blanc de mousse de savon, il grattait, grattait son cuir facial avec un soin extrême, on eût dit un cuisinier consciencieux écaillant un poisson de prix, dont il redoute d'entamer la peau friable.

— Mon déjeuner, dit-il à la chambrière.

Elle se hâta d'aller lui quérir des œufs à la coque avec des papillottes de jambon, des beurrées et une bouteille de whisky.

Quand Monsieur Staimbourg eut le visage aussi glabre que celui d'un *m'as-tu vu*, il attaqua le déjeuner que Sophie venait de déposer sur sa table.

Le père d'Irène possédait un riche appétit, qui prenait des proportions étonnantes lorsqu'il s'ennuyait à la campagne, et c'était précisément son cas parce qu'il haïssait la montagne autant que fervent cavalier la pouvait haïr.

Ce foudroyant sauteur d'obstacles, qui eût rendu légers les chevaux manquant le plus de sensibilité et d'espèce, devenait une lamentable mazette sitôt qu'il lui fallait marcher pédestrement. Sa vie était sur le turf, sous la rotonde vitrée d'un manège ; hors de là rien ne l'intéressait. C'est pourquoi il laissait sa fille excursionner à sa guise, accompagnée par maints adorateurs de hasard, avec l'espoir enraciné qu'au fond du cœur de tout flirt il y a un prétendant qui sommeille. Depuis qu'il avait mis Irène en garde contre Loys et Bonifer, il laissait le champ libre aux admirateurs cosmopolites et parce qu'il avait beaucoup vitupéré, il était tranquille au fond. Irène n'était-elle pas brave, bien entraînée ? Il n'y avait donc pas à redouter pour elle les chutes en montagne, pas plus que sur le sentier de l'honneur.

— La petite a bon pied bon œil, se disait le sportsman : ne nous faisons pas la bile noire. Des guides patentés veillent sur elle et quant aux mœurs, elle m'a entendu. . . . et cela la rendra rigide ! En somme, ses absences

sont pour moi d'agréables instants de repos et cela me permet d'entretenir mes chaussures.

Ainsi que l'avait remarqué Bonifer, l'entraîneur avait l'amour du soulier de luxe. C'était au point qu'il s'employait lui-même à les fourbir, et cela durant des heures, avec un succès triomphal, grâce à une recette américaine dont il gardait le secret jalousement.

Tout en tapant à tour de bras sur son premier œuf à la coque, dont il détacha le chapeau et qu'il cura aussitôt, il dit à la soubrette empressée à le servir :

— Sophie, vous êtes une fine mouche ?

— Hi ! hi ! hi ! Monsieur ! se tortilla-t-elle, on a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. . . . mais pas de langue pour jaser, dans notre profession, s'entend !

L'homme de cheval, tout en broyant une papillote de jambon avec du pain beurré, ruminait une question délicate qu'il n'osait formuler, en dépit d'un naturel brusque teinté d'impertinence ; mais il était trop français dans les moelles, pour ne point adoucir ses manières dans ses rapports avec la livrée. De même que la majeure partie de ses compatriotes, il devenait communicatif, facile à la parole et au geste qui consiste à puiser la pièce au fond du gousset, avec la gent portant blanc tablier, si la fille de chambre était accorte et le valet débrouillard.

Au Morgenroth, Monsieur Staimbourg pouvait compter sur la sympathie du haut et bas service, et le maître d'hôtel disait complaisamment de lui à l'office :

— Quelle bonne pâte d'homme, ce Français ! Il est si généreux, qu'on le servirait à l'œil !

Ces amitiés inférieures, mais puissantes, assuraient à l'entraîneur les meilleures places à table, les morceaux de choix et jamais il n'attendait un mets ou une lettre, comme aussi il était certain de voir toujours revenir à sa place les barquettes des hors-d'œuvres, ou les assiettes de petits fours du dessert.

— Sophie, dit-il enfin, en attaquant la quatrième papillote de jambon et la dernière beurrée, ce poète là à côté, vous semble-t-il un gaillard ayant du foin dans ses bottes ?

Elle secoua la tête malicieusement, résolue à donner juste pour deux francs de références à celui qui se fendait si peu.

— Je le crois avaricieux, surtout, murmura-t-elle, cachant sa bouche derrière son doigt levé mystérieusement.

— Il est pourtant mis comme un prince !

— Pour ça, sûr ! Si Monsieur voyait son linge ! . . . Une cocotte n'a pas mieux !

— Un rasta, alors ?

— Je ne pense pas. . . .

— Quoi donc, dites ?

— Un poète esbrouffeur. . . .

— Qui paye, des deux !

— C'est le gros patapouf !

— Le croyez-vous calé, celui-là ?

— Jamais de la vie ! Ça vient pour des huit jours dans la montagne, ça dépense quelques louis, mais ça ne prouve pas que ça puisse durer plus longtemps ! Ainsi, il a donné vingt francs pour le petit chien, mais depuis plus rien, vous savez ?

— Quel petit chien ?

— Celui de Mademoiselle Irène.

— Celui de Mademoiselle Irène ? Ah ! Bah ? C'est bon à savoir. . . .

Vous me ferez plaisir Sophie de surveiller ce type-là.

Il ajouta comme une excuse :

— Il veulent *lier* tout deux avec nous et cela me rase, d'être refait par les premiers venus, vous concevez Sophie ?

Il se fouilla d'un air blagueur et tendit cinq francs à la fine mouche.

— Sophie, à défaut de beauté, avait un grand charme : un nez des plus curieux, capable de se transformer à vue d'œil, comme celui des têtes en caoutchouc reproduisant les traits manipulés des hommes célèbres. Deux sous de pourboire l'allongeaient considérablement ; vingt cinq centimes relevaient une de ses narines ; pour un franc, il retroussait toutes les deux ; cinq francs le faisait rayonner comme un soleil ; un louis le fendait du haut en bas, l'épatait, comme une tache d'huile ! Nez vénal si l'on veut, mais amusant dans son cynisme plein d'inconscience ! Une arête monnaie, placée au beau milieu du visage, comme un bandit corse au beau milieu du chemin, pour crier aux passants :

— Allons ! Un peu de courage à la poche !

Elle rayonnait donc en remerciant Monsieur Staimbourg et lui, enfin seul, récapitulait le rapport de la chambrière :

— Du linge de cocotte, des bijoux, et avare ! Il peut avoir du bien au soleil, ce coco-là, mais l'autre est un panné. . . du moins il y a apparence ! . . . Irène saura démêler tout cela, elle n'est pas bête.

Sur ce, l'homme de cheval s'imbiba copieusement le gossier de whisky car il avait conservé la bouteille pansue ; ensuite il se mit activement à entretenir ses chaussures. Tour à tour il mania la crème jaune ou noire et l'os de mouton, ainsi qu'un professionnel de l'alène, et termina son travail d'art par un savantissime coup de bichon au foulard de soie.

(à suivre)

ANT. ZARY.

La poésie arabe pendant la "Djahilyyat" (1)

Quelle fut l'origine de la poésie arabe ?

De tout temps, les arabes se sont classés en deux catégories : les nomades et les sédentaires. Les derniers étaient trop préoccupés de leur commerce pour qu'une littérature en dût venir. C'est donc du désert, éternellement parcouru par le nomade, que devait sortir la poésie arabe. Les longues marches à travers les steppes immenses pendant des nuits entières, au balancement du chameau, ont de bonne heure invité l'Arabe à fredonner des airs mesurés sur la marche de sa monture : ce fut le «hidâ» (الحدا) ou «hadoû» (الحدو). Et le chamelier sentait le temps passer ainsi plus rapide et plus agréable, et le lourd chameau, entraîné par le rythme, relevait le pas et accélérât la marche. C'est ainsi que naquit la poésie au désert, découlant naturellement de la manière de vivre que le lieu et les circonstances ont imposée au Bédouin. La monotonie de l'existence qu'il trainait doit être considérée comme la raison de la monotonie si souvent et si justement reprochée à la prosodie arabe. Ceux qui ont entendu chanter les Bédouins qui peuplent actuellement l'Est de la Syrie connaissent bien cette monotonie. Malgré les nombreuses vicissitudes par lesquelles a passé leur pays, ces Bédouins continuent à chanter le «hidâ» lorsqu'ils amènent aux grandes villes du centre (Damas, Hama, Alep) ou aux ports de mer (St.-Jean d'Acre) leurs longues files de chameaux chargés de céréales.

(1) Conférence prononcée au Cercle Catholique de la Jeunesse Syrienne, le Jeudi 21 Avril 1921.

Que chantait l'Arabe qui, pendant ses longs voyages, tuait son ennui par le «hidà»? Il y a tout lieu de croire qu'il chantait ce que de nos jours chante le Bédouin du Hauran ou du Désert de Syrie, c'est-à-dire : l'image de la bien-aimée, les vestiges du campement abandonné, les duretés de l'existence qui le forcent à de perpétuelles pérégrinations, la sévérité du sort qui le fait éloigner du lieu où sont les siens, la longueur de la nuit, ou bien encore les luttes à mains armées, le ghazou (que les Français appellent « razzia »), qui fut une forme primitive de la lutte pour la vie. Souvent aussi, il chante la mort, car l'insécurité du désert lui a mille fois prouvé la soudaineté de la mort et lui en a rendu l'idée familière.

Dans le numéro de Septembre 1920 de la revue arabe *Al-Massarra*, le R. P. Paul Sayour (Supérieur des Missionnaires Paulistes) cite un exemple frappant de ces chants sur la mort et sur la vanité du monde, que l'on chante dans le Hauran non seulement comme «hidà», mais au milieu des joies bruyantes des noces, au son de la «chabbâba», الشبابة, et en dansant la ronde célèbre appelée «dabka». Voici les deux premiers couplets :

العمر ولى ما يعود لي ثاني	(١) العذر يا كافة جميع اخواني
البعيد قرّب رايداً لي الجي	لا كتب طلاحى بالورق قرانى
عقلي تخرب ضيع لي فنونى	(٢) البعيد قرّب صار عند عيونى
دولاب عزى اليوم دابر فى	يا اهل الذكاء من بالكم خلونى

1. Excusez-moi, ô vous tous qui êtes mes amis. — Mon âge est révolu, et il ne me reviendra pas.

« J'écrirai des feuilles de papier à lire, — au sujet de la Lointaine (c'est-à-dire la mort) qui s'approche, voulant venir à moi.

2. « La Lointaine (la mort) s'approche et se trouve sous mes yeux, — mon esprit s'est détraqué et m'a fait perdre mes talents.

« O hommes intelligents ! éloignez-moi de votre mémoire : la roue de ma fortune tourne aujourd'hui contre moi ».

Le chant populaire arabe moderne, surtout le chant syrien,

garde presque tous les caractères du « hidâ ». Vous avez dû remarquer qu'il y est très souvent question des voyages et des séparations (يا فخر سلم على غيابتنا), des duretés de la vie, etc. Cela tient à l'influence de la littérature arabe ; mais c'est dû aussi au fait que les Syriens voyagent beaucoup ; et au milieu des luttes pour la vie qu'ils affrontent, ils ont la nostalgie du pays, de leurs parents, de leurs épouses, et ils aspirent après le moment de les revoir. Voici deux exemples de « berceuses » (تهاليل) syriennes qui feraient croire qu'en Syrie on vit au désert :

(١) روح يا دليل وخلينا بلمتنا نحن الغرابي والايام غدرتنا
رحنا على البير للملي بقربتنا البير نشف على حظنا ونيتنا
رجعنا عطاشي والايام غدرتنا

(٢) روح يا عدول وخليني على حالي اسألوا المبتلي لا تسألوا خاني
اسألوا الثريا والسبع نجمات ونجمة الصبح تنبيكم على حالي

1. « Va-t'en, ô conducteur de caravanes, et laisse-nous ensemble
« Nous sommes des étrangers et les jours nous ont trahis.
« Nous sommes allés à la fontaine pour remplir notre outre,
« La fontaine était tarie à notre intention, à cause de notre sort ;
« Nous sommes revenus altérés, et les jours nous ont trahis. »
2. « Va-t'en, ô donneur de conseils, et laisse-moi dans ma situa-
[tion ;
« Interroge un amant, et ne te renseigne pas auprès de quel-
qu'un qui n'est pas épris.
« Interroge les Pléiades, les sept planètes
« Et l'Etoile du matin : elles t'apprendront mon état malheureux »

Voici encore à titre documentaire, un chant nazaréen qui contient le récit d'un rapt et de la reprise de la jeune fille ravie. Cette scène n'a rien de commun avec les mœurs modernes des habitants de la Galilée : elle rappelle plutôt le désert. D'ailleurs, l'air de cette chanson est très monotone :

خيّا وانا نايم غربي بيدري سمعت تقير الدف وانهمز خاطري

ركبت حصاني ولحقتها بظعنها لاقيت العذاري قائمات بعرسها
 صحت يا بيا خطفوا خليلتي اخذوا بنت عمي راحت خطيبتي
 ... عذارى عذارى أين قصر الغريبة؟

... ربطت حصاني بحلقة باب دارها وغزبت رمحي بخشب شباك قصرها
 قالت من اللي داس قصر الغريبة قلت انا ابن عمك اللي كان خاطبك
 تركت فراش الحرير وسلمت ونزلت دموع العين قبلما تكلمت
 وقالت أهلا وسهلاً بابن عم الغريبة

حطيت رأسي فوق ايدها وصبحت ايدها موشومة بوشم العرائس
 ركبتها على فرسي الحمرا واخذتها واخذتها مطرح فيه فيي ومي

En voici la traduction :

O mon frère ! pendant que je dormais à l'ouest de mon « beidar » (1)
 J'ai entendu les sons du « daff » (2) et j'en ai été ému.
 J'ai enfourché mon cheval et j'ai suivi la voyageuse ;
 J'ai trouvé les vierges qui chantaient les noces de ma belle.
 J'ai alors crié : « O mon père ! on m'a enlevé ma belle !
 On m'a ravi ma cousine, ma fiancée ! »
 O vierges ! ô vierges ! où conduisez-vous la petite étrangère ?...
J'ai attaché mon cheval à l'anneau de la porte de sa maison,
 Et j'ai piqué ma lance dans le bois de sa fenêtre ;
 Elle s'est réveillée et a dit : « Qui frappe à la porte de la petite
 [étrangère ? »
 J'ai répondu : « C'est moi, ton cousin, ton fiancé ! »
 Alors, elle a quitté le matelas soyeux et m'a salué,
 Elle a versé des larmes avant que de parler...
J'ai mis ma tête sur son bras, et le lendemain,

(1) C'est l'aire où l'on amasse les récoltes, et qu'en Egypte on appelle « gourne ».

(2) Instrument de musique à mains, pareil au tambour basque.

Son bras portait les traces de mes cheveux, pareilles au tatouage
[des épouses...]

....Je l'ai mise sur ma jument rouge,

Et nous sommes allés dans un endroit où il y avait de l'ombre et
[de l'eau.]

La « hidâ » est tellement l'origine de la poésie arabe que plus tard, sous la brillante civilisation des Abbassides, et même de nos jours, nous voyons les poètes commencer leurs gaçidas par le souvenir de la bien-aimée et du campement délaissé. Les poèmes anté-islamiques nous en fournissent beaucoup d'exemples. Ecoutez plutôt le poète-roi Imrou oul Qaïs :

بَسَقَطِ اللّوَى بَيْنَ الدَّخُولِ فِخْوَمَلِ	قِفَانَبِكَ مِنْ ذَكَرِي حَبِيبٍ وَمَنْزَلِ
عَلَى بَانَوَاعِ الِهْمُومِ لِيَتَسَلَى	وَلِيَلِ كَمَوْجِ الْبَحْرِ أَرْخَى سُدُولَهُ
بِصَبْحٍ وَمَا لِإِصْبَاحٍ مِنْكَ بِأَمْثَلِ	فِي أَيَّهَا اللَّيْلِ الطَّوِيلِ أَلَا أَنْجَلِ
بِكُلِّ مَغَارِ الْفَتْلِ شَدَّتْ بِيَدَبَلِ	فِيَا لَكَ مِنْ لَيْلٍ كَأَنَّ نَجُومَهُ
بِأَمْرَاسِ كَتَّانٍ إِلَى صُمِّ جَنْدَلِ	كَأَنَّ الثَّرِيَّاءَ عَلَّقَتْ فِي مَصَامِهَا
بِهِ الذَّبُّ يَعْوَى كَالْخَلِيعِ الْمَعِيلِ	وَوَادٍ كَجَوْفِ الْعَيْرِ قَفَرَ قَطْعَتَهُ

En voici la traduction :

Arrêtez-vous, (mes deux amis) (1), pour pleurer avec moi le souvenir de la bien-aimée et de l'habitation (qui était) à Liwa, entre Dakhoul et Haumal !...

....La nuit, épaisse comme les vagues de la mer, a fait tomber sur moi ses rideaux de ténèbres et toutes ses peines, afin d'exercer ma patience.

O nuit trop longue ! Fais-moi donc voir le matin, quoique le matin ne soit pas bien plus clair que toi !...

O nuit ! c'est comme si tes étoiles, (pour ne pas marcher), étaient attachées par de fortes cordes au Mont Yadhbou !

(1) Les mots entre parenthèses sont ajoutés pour rendre la traduction plus fidèle au sens et plus intelligible.

C'est comme si les Pléiades étaient liées sur place par des cordes de lin à des roches très solides !

(Pendant cette nuit), j'ai traversé une vallée déserte comme celle du Ventre de l'Ane (1), dans laquelle le loup aboyait, comme un pauvre paria ayant charge d'enfants...

Le poète Nâbigha El Dhoubiâni commence une gaçida par ces vers :

يا دار مية بالملياء فالسند	أقوت وطال عليها سالف الامد
عنت عليها أصيلاً أسائلها	عيت جواباً وما بالدار من احد
إلا أوارى لا ياً مما اينها	والنوى كالجوز في المظلومة الجلد
اضحت خلاءً واضح أهلها احتملوا	أخني عليها الذي أخني على لبد

O campement de Mayya (2) (qui était d'abord) au faite de la montagne (et qu'on a ensuite transporté) à la vallée ! Te voilà désert, et depuis longtemps abandonné !

Je m'y suis rendu au soir pour l'interroger. Il n'a pu répondre, et il n'y avait personne.

(Et je n'ai pu distinguer) que les anneaux (auxquels on attache les brides des chevaux), difficilement visibles, ainsi que le fossé (qui entourait les tentes)...

Le campement était vide, ses habitants étaient partis : car (le Temps), qui a emporté Loubad (3), a changé et effacé ses vestiges.

*
**

A côté du hidâ, on vit de bonne heure éclore un autre genre de poésie, le hidjâ ou hadjou (لهجاء أو الهجو), la satire, à laquelle on attachait des idées superstitieuses. Quant à l'épopée, c'est-à-dire le récit poétique et de longue haleine d'événements historico-légendaires dont les héros surhumains sont le type d'un idéal irréalisable, elle fut ignorée chez les Arabes comme chez tous les peuples de langues sémitiques. Le souffle du

(1) Nom d'une vallée désertique du Yémen.

(2) Nom de la bien-aimée.

(3) C'est un aigle qui a vécu, dit-on, deux cent ans.

poète arabe est plus court, mais il n'en est pas pour cela moins puissant. Il est à remarquer que les Persans, de race hindoeuropéenne, qui ont produit d'admirables récits épiques en leur langue (notamment le « châh nâmé », « Le Livre des Rois », de Findausi), n'ont pas écrit en arabe une œuvre poétique de longue haleine; et cependant, du VII^e au XIV^e siècles, ils ont composé des œuvres considérables en arabe, langue des lettrés, le persan étant alors réduit à l'état d'idiome vulgaire sans littérature.

Et l'inspiration, ce feu sacré que les poètes aryens sollicitent de leur Muse, à qui la demandait le poète arabe? Jamais poète du désert ne commença sa gaçida ou sa chanson par une invocation quelconque à l'adresse de la divinité. Mais les traditions rapportent que les vieux poètes attribuaient leur inspiration aux djinns, esprits malicieux et parfois méchants, qui peuplent, croyait-on, les solitudes du désert. Cette croyance resta longtemps répandue dans la péninsule. On dit que le Prophète, rencontrant un jour le poète Zoheir, pria Dieu de le protéger contre son propre djinn. Ces djinns n'étaient pas les inspireurs du « hidà » inoffensif, mais plutôt du « hidjà », de la satire, qui, répétée après le poète par toutes les personnes de la tribu et par les clans voisins, finit par avoir l'effet magique de faire du mal à l'ennemi. Les imprécations contenues dans les « hidjâs » vouaient l'ennemi à la malédiction et à la perte. Nous en avons un exemple dans ce « matlah » مطلع (premiers vers) d'une gaçida de Zyâd ibn Hamal :

ولا شعوب هوى منى ولا تقم	لا حبدا انت يا صنعاء من بلد
عنسا ولا بلادا حلت به قدم	ولن احب بلادا قد رايت بها
فلا سقاهن الا النار تضطرم	اذا سقى الله ارضا صوب غادية

O San'a! tu n'es pas une bonne ville, et je n'aime ni la tribu de Cha'ouïb ni celle de Nokoum.

Et je n'aimerai jamais un pays ou j'aurai vu la tribu de 'Ans, ni un pays occupé par celle de Qodoum.

Que, si Dieu arrose la terre par les eaux d'un nuage matinal, il ne les arrose que de feu ardent!

Comme chez tous les peuples primitifs, ces imprécations étaient accompagnées de quelques rites spéciaux, tels que la coloration des cheveux d'un seul côté de la tête, ou le fait de laisser traîner son manteau, ou de ne porter de chaussure qu'à un seul pied. Les arabes avaient aussi un mode spécial de s'injurier : chacun des querelleurs montait sur une petite hauteur en face de son adversaire, levait les index de ses deux mains, et faisait pleuvoir sur l'autre un torrent d'injures (1) : d'où, le nom de « *سبابة* sabbâba », insulteur, donné en arabe au doigt index (2). Ces malédictions et ces injures, d'abord prononcées en prose simple ou rimée, furent bientôt mises en vers, transformation favorisée par l'invention du « *الرجز* radjaz » le mètre le plus simple et le plus facile de la poésie arabe.

En arabe le mot « poète », *cha'ir*, *شاعر*, signifie *sensible, sensitif, celui qui sent*. A l'époque très lointaine où le « *cha'ir* » était considéré en quelque sorte comme un sorcier auquel on avait recours pour prononcer contre l'ennemi les paroles capables d'attirer sur lui l'attention des esprits malfaisants, le « *hidjâ* » était une sorte d'anathème religieux. Mais le « *hidjâ* » a évolué ; et au VI^e siècle, il devient une épigramme mordante et parfois grossière, que les poètes rivaux manient les uns contre les autres, contre ceux qui n'étaient pas généreux à leur égard, ou contre les tribus ennemies. L'un d'eux ne craignait pas de dire à ses adversaires :

Aucun de vos hommes n'est généreux, aucune de vos femmes ne se refuse !

Un autre poète disait des Béni-Ghobbar :

Si tu désires faire de la débauche sans rien déboursier, va à Tahal, où se trouvent les femmes globbarites.

Les pièces de ce genre sont généralement courtes, deux ou trois vers seulement. Il y en a cependant qui atteignent les proportions d'une véritable *gaçida*. Quelques-unes sont pleines d'ironie. Qouraït ibn Ounaïf, louant les Mazénites qui l'avaient aidé à reprendre ses chameaux raziés par les Béni-

(1) C'est à peu près, le « *ردح* radh » des femmes égyptiennes de la basse classe.

(2) On l'appelle aussi « *دلول* daloûl », c'est-à-dire indicateur ou index

Laqîta, lançait en même temps les traits de sa muse satirique aux hommes de sa tribu qui avaient refusé de lui rendre ce service :

لكنَّ قومي وان كانوا ذوى عدَدٍ ليسوا من الشرِّ في شيءٍ وان هانا
 يجزون من ظلمِ اهلِ الظلمِ مغفرةً ومن إساءةِ اهلِ السوءِ إحسانا
 كأنَّ ربَّكَ لم يخلقْ لخشيتهِ سواهمُ من جميعِ الناسِ إنسانا

Quant aux hommes de ma tribu, quoique nombreux, ils refusent de faire le moindre mal ;

Ils récompensent l'injustice des injustes par le pardon, et font le bien à ceux qui leur font du mal :

Comme si le Seigneur n'avait créé qu'eux seuls pour le craindre parmi les hommes !...

Les noms propres des tribus et des hommes servaient souvent de cadre à la satire. Il faut bien reconnaître que les tribus de Kalb (Chien), de Kilâb (Chiens), de Hariqa (Incendie), et des noms d'hommes tels que : Kouleib (Petit Chien), Hiniâr (Ane), Tha'labâ (Renard), Harem (Vieux), El-Assouad (le Noir), prêtaient à des équivoques et pouvaient exercer le talent humoristique de certains poètes. Douraïd ibn Eç-Çammâ a dit :

هل بالحوادثِ والايامِ من عجبِ أم بآبنِ جدعانَ عبدِ اللهِ من كلبِ

Est-il étonnant que le temps et les événements aient fait naître Abdalla ibn Ged'aan dans la tribu de Kalb ?

Djassâs ibn Mourra, l'assassin de Kouleib, a dit de lui :

سوى كلبِ عوى في بطنِ قاعِ ليمنعَ حميةَ القاعِ المباحِ

Ce n'est qu'un Chien qui a aboyé au milieu du pâturage, pour empêcher l'usage commun du pâturage public.

Le grand poète satirique de la Djâhilyyat est El-^{المطية} El-Hotaïa. Impie, lâche, avare, inconstant et très laid, il compo-

sait des épigrammes contre tout le monde. Un jour, il chercha un homme à satiriser, et ne trouvant personne, il dit :

أَبَتْ شَفْتَايَ الْيَوْمَ إِلَّا تَكَلَّمَ
بِسَوْءٍ فَمَا أُدْرِى لِمَنْ أَنَا قَائِلُهُ

Mes lèvres refusent aujourd'hui de dire autre chose que le mal. Je ne sais à qui le dire.

Mais il rencontra enfin son visage réfléchi par l'eau d'une fontaine ; il dit alors :

أَرَى لِي وَجْهًا شَوْهَ اللَّهِ خَلَقَهُ
فَقَبِيحٌ مِنْ وَجْهِهِ وَقَبِيحٌ حَامِلُهُ

Je trouve que Dieu m'a créé un visage très vilain. Quel infâme visage ! Infâme aussi est celui qui le porte !

Il mourut dans les premières années de l'hégire, après avoir donné les pires conseils à ceux qui l'entouraient, monté sur un âne sauvage et répétant :

مَا أَحَدٌ إِلَّا مِنْ حُطْيَةٍ
هَجَا بَنِيهِ وَهَجَا الْمُرِيَّةَ
مَنْ لَوْمَهُ مَاتَ عَلَى فُرْيَةٍ

Personne n'est plus méchant que Hotaïa ! — Il a satirisé ses enfants et sa femme ! — A cause de sa méchanceté, il est mort sur un âne sauvage.

*
**

Ces deux genres primitifs du « hidâ » et du « hidjà » ont évolué.

Les gaçidas de « madih » مدح (louanges ou compliments) se sont formés par l'allongement du « hidâ ». Après avoir parlé de la bien-aimée, du campement abandonné, des misères de la vie, le poète faisait une transition pour parler de la personne qu'il se proposait de louer ; il trouvait, par exemple, que seule cette personne pouvait faire et faisait en effet assez de bien pour réparer les injustices du sort envers le poète lui-même et envers les autres hommes ; ou bien, après avoir parlé de ses longues pérégrinations où il n'a trouvé que des

hommes méchants ou avarés, le poète dit que l'arrivée de sa monture à la porte du seigneur qu'il se proposait de louer marquait pour lui la fin des malheurs ; ou bien encore, après avoir parlé de la Ka'ba et de la gloire de ceux qui l'ont élevée et de ses conservateurs, il jurait par cette même Ka'ba que la personne qu'il voulait louer égalait en gloire et en puissance les plus grands personnages, constructeurs ou conservateurs de ce temple. Et alors la qaçida continue par la louange du courage, de la générosité de cette personne, par la médisance de ses ennemis, par le récit de ses prouesses et du passé glorieux de ses pères. Il trouvait moyen d'intercaler dans son poème une description de la nuit, du désert, du chameau, du cheval, de l'épée, de la lance, ou encore du vin et de sa douce ivresse. Parfois, exaltant le courage chevaleresque de son héros, le poète faisait une déviation pour faire allusion aux grands faits et gestes rapportés dans les légendes des arabes. En un mot, le poète donnait libre carrière à sa muse, qui l'emportait parfois très loin. Et sa verve coule, coule comme un torrent, brisant les obstacles, jouant avec les difficultés ; son imagination emprunte les comparaisons les plus extraordinaires, les métaphores les plus hardies, les figures les plus inattendues et les plus osées. Veut-il chanter la générosité de son héros ? il le compare au nuage pluvieux, à l'immensité de la mer ; il dit que son feu ne s'éteint pas (allusion au rôtissage des viandes continuellement offertes à ses hôtes), que les hôtes viennent sous sa tente comme des pèlerins qui iraient à la Ka'ba, que son moindre don est une fortune ; il plaint le sort de ses richesses parce qu'elles ne resteront pas longtemps chez lui. Veut-il louer son courage ? il décrit les troupes d'oiseaux de proie qui suivent ses pas pour dévorer les cadavres des ennemis qu'il va tuer ; il chante l'éclat et la blancheur de ses armes. Veut-il parler de sa renommée ? il le compare tout simplement au soleil. Nâbigha disait à un roi de Hira :

كَأَنَّكَ شَمْسٌ وَالْمُلُوكُ كَوَاكِبٌ إِذَا ظَهَرَتْ لَمْ يَبْدُ مِنْهُمْ كَوَكِبٌ

Tu es comme le soleil, les autres rois sont comme des étoiles : dès que le soleil paraît, toutes les étoiles se cachent.

A'cha, dit-on, fut le premier poète qui vécut des libéralités que lui attiraient ses compliments; avant lui, les poètes étaient maigrement récompensés. Alqamah el Fahl disait au roi ghâsânide Hâreth ibn el-Wahhâb, en parlant de ses guerriers allant combattre les Béni-Ka'b :

تُخَشِّشُ اِبْدَانَ الْحَمِيدِ عَلَيْهِمْ كَمَا خَشَّخَشْتَ يَبْسَ الْحِصَادِ جَنُوبُ

Les armures de tes guerriers avaient un cliquetis pareil au bruit que fait entendre la moisson sèche au souffle du vent du Sud.

Zoheir a dit de Harem ibn Sinân :

الى هَرَمٍ سَارَتْ ثَلَاثًا مِنَ اللَّوَى فَنِعْمَ مَسِيرُ الْوَاتِقِ الْمُتَعَمِّدِ
الْيَسَ بَضْرَابِ الْكَمَاةِ بِسَيْفِهِ وَفِكَالِكَ اغْلَالِ الْأَسِيرِ الْمُقِيدِ
كَلَيْثِ أَبِي شَبْلِينَ يَحْمِي عَرِينَهُ إِذَا هُرِّ لَاقَى نَجْدَةً لَمْ يُعْرَدِ

(Ma chamelle) a passé trois nuits (pour me conduire) de Liwa jusqu'au lieu où est Harem. Elle a bien fait d'avoir confiance (en lui) :

N'est-il pas celui qui abat les héros de son épée? N'est-il pas le libérateur du captif enchaîné?

Comme un lion père de deux lionceaux, il défend son antre et ne recule jamais devant l'ennemi, même renforcé.

La moçallaqa de Zoheir est toute entière à la louange de Harem ibn Sinân et de Hâreth ibn'Auf, qui firent conclure la paix entre les tribus de 'Abs et de Dhoubiân. La fin de ce poème renferme un beau lot de conseils et de règles de conduite, que, dans son esprit, Zoheir croit tirer des faits et gestes de ses deux héros, et dont je cite ici quelques-uns à titre d'exemple et pour faire connaître la mentalité des arabes de l'époque :

وَمَنْ لَا يُصَانَعُ فِي أُمُورٍ كَثِيرَةٍ يُضَرِّسُ يَأْنِيَابٍ وَيُوطَأُ بِمَنْسَمِ
وَمَنْ يَجْعَلُ الْمَعْرُوفَ مِنْ دُونِ عَرِضِهِ يَفِدُّهُ وَمَنْ لَا يَتَّقِ الشَّتْمَ يُشْتَمُ

ومن يكُ ذا فضلٍ فيبخلُ بفضلهِ
 ومن يجعلُ المعروفَ في غيرِ أهلهِ
 ومن لا يدُدُّ عن حوضهِ بسلاحهِ
 ومن يغتربُ بحسبِ عدوِّ أصديقهِ
 ومن لا يزالُ يسترحلُ الناسَ نفسهِ
 لسانُ الفتى نصفٌ ونصفٌ فؤادهِ
 وإنَّ سفاهَ الشيخِ لا حِلْمَ بعدهِ
 على قومهِ يُستغْنِ عنهُ ويندمُ
 يكنُ حمدُهُ ذمًّا عليهِ ويندمُ
 يهدمُ ومن لا يظلمُ الناسَ يظلمُ
 ومن لا يكرِّمُ نفسهِ لا يكرِّمُ
 ولا يعفها يوماً من الذلِّ يندمُ
 فلم يبقَ إلا صورةُ اللحمِ والدمِ
 وإنَّ الفتى بعدَ السفاهةِ يحلمُ

Celui qui, bien souvent, n'a pas recours à la feinte, sera mordu et foulé aux pieds.

Celui qui fait le bien protège son honneur, et celui qui n'agit pas de manière à éviter les insultes sera insulté.

L'homme vertueux qui ne fait pas profiter les siens de sa vertu, on s'en dispensera et il sera critiqué.

Celui qui fait le bien à ceux qui ne le méritent pas sera critiqué au lieu d'être loué, et il s'en repentira.

Celui qui ne défend pas son bonneur par ses propres armes, verra son honneur démoli ; et celui qui n'est pas injuste envers les hommes, on sera injuste à son égard.

Celui qui s'expatrie finit par considérer comme ennemi, même son propre ami ; et celui qui ne se respecte pas ne sera pas respecté.

Celui qui se met comme une chaussure aux pieds des hommes et ne relève pas de l'humiliation, se repentira un jour.

L'homme comprend deux moitiés : la langue et le cœur ; Le reste n'est qu'une image de chair et de sang.

La turpitude du vieillard est incorrigible ; mais la turpitude du jeune homme peut être suivie de sagesse.

Ces conseils ont fait dire aux Arabes : Le plus sage des poètes est celui qui a dit « celui qui... » et « celui qui... » et « celui qui... ».

Quelques vers que Nâbigha a composés en l'honneur de

Moundhir, roi de Hira, fournissent un bel exemple de « madih »:

وما الفرات إذا جاشت غواربه	ترى أو أذيه العبرين بالزبد
يمده كل وادٍ مزبدٍ لجب	فيه حطام من الينبوت والخضد
يظل من خوفه الملاح معتصماً	بالخيزرانة بعد الأين والنجد
يوماً بأجود منه سيب نافلة	ولا يحول عطاء اليوم دون غد

L'Euphrate, — lorsque ses eaux agitées débordent, et que les vagues rejettent l'écume sur ses deux rives,

Lorsque les grandes rivières écumeuses s'y précipitent avec un grand bruit, et que les pavôts et les arbres brisés y flottent (entraînés dans le tourbillon),

Lorsque le matelot en a peur et s'attache éperdument au gouvernail avec les plus grandes difficultés,

N'est pas plus généreux que lui, ce roi qui ne refusera jamais de donner demain sous prétexte qu'il a donné aujourd'hui.

Ce passage a été imité avec succès par le poète chrétien Al-Akhtat dans une célèbre gaçida faite en l'honneur des Omeyyades, khalifes à Damas (1). (à suivre) K.M.

وما الفرات إذا جاشت حوالبه	في حافتيه وفي اوساطه العشر (١)
وذعدته رياح الصيف واضطربت	فوق الجأجي من آديه غدر
مسحفر من جبال الروم يتبعه	منها اكافيف فيها دونه زور
يوماً بأجود منه حين تسأله	ولا بأجهر منه حين يجتهر

L'Euphrate, -- lorsque ses eaux agitées débordent sur ses deux rives, et charrient au milieu du courant des tronçons d'arbres brisés.

Lorsque les vents de l'été Pagitent, et que les radeaux frémissent sur ses vagues.

Se précipitant des montagnes d'Anatolie et entraînant dans sa course rapide toutes sortes de débris.

N'est pas plus généreux que lui (cet Omeyyade), lorsque tu lui demandes quelque chose, ni plus splendide lorsque tu le regardes.

Carnet*

du Nationaliste

Encore les journées de Mai

Il serait temps que la polémique née des incidents d'Alexandrie du 23 Mai fût enfin close. La *Gazette des Tribunaux* du 10 Juillet en expose les termes par la plume de M. M. Pupikofer d'une part et de M. Aziz Antoine d'autre part. Une note de la rédaction nous prévient qu'il ne sera plus revenu sur la question. Il serait inutile, en effet, de rouvrir un débat dont tous les éléments sont désormais constants. Et nous croyons que le meilleur jugement que l'on puisse porter, du moins pour le moment, est celui que M. de Bellefon a exprimé, en réponse à l'opinion de Me Zaki Ragab parlant au nom des moghrabins d'Alexandrie, dans son discours du 14 Juillet. L'on n'a pas le droit d'attribuer la responsabilité des journées de Mai à la nation égyptienne tout entière, puisque ses "chefs responsables" ont désavoué solennellement les auteurs des troubles. Mais pourquoi avoir attendu si longtemps pour apporter ce désaveu tant réclamé ? C'est la question que les "chefs responsables" ont à se reprocher d'avoir seulement permise.

Et maintenant, l'on pourrait parler d'autre chose.

* La surabondance des matières nous oblige à reporter à notre prochain numéro la plus grande partie de ce CARNET.

Toujours Madame Adam

“Nationaliste ardente et agissante, Madame Adam devait s’émouvoir de tout nationalisme.... L’on se rapelle qu’elle mérita que Moustafa Pacha Kamel se proclamât son fils intellectuel.... Elle fut sa marraine et sa directrice....” *

Dans un récent article du *Figaro*, Madame Adam renouvelle le récit de sa première rencontre avec “l’apôtre des revendications égyptiennes”. Et c’est à propos du passage par Paris de la Délégation Officielle se rendant à Londres “pour la signature du traité reconnaissant l’indépendance de l’Egypte”.

Madame Adam adopte d’emblée Adly Pacha Yakan, comme elle avait adopté Moustafa Pacha Kamel ; elle imagine même de faire tenir à ce dernier ce langage à propos d’Adly Pacha : “dans mes plus hautes ambitions nationales, je n’ai jamais rêvé un porte-parole de l’indépendance de l’Egypte de figure politique et nationale plus haute”.

Et cela ne veut point dire que pour Adly ou Saad, Madame Adam prenne parti. Mais — et cela doit réjouir tout ami de l’Egypte — qu’en Europe les échos de l’absurde querelle n’ont heureusement pas retenti — que les aspirations nationales égyptiennes n’y apparaissent pas en fonction d’une personnalité politique déterminée.

Et cela, pour les égyptiens, vaut beaucoup mieux ainsi.... Mais pourront-ils se vanter d’avoir fui le risque contraire? R.S.

du Chroniqueur

Nouveaux Légionnaires

Parmi les dernières distinctions conférées par le Gouvernement de la République Française, nous notons les suivantes : S. E. Said Pacha Zulfikar, commandeur de la Légion d’Honneur.

S. E. Abdalla Sfer Pacha, commandeur.

S. E. Mansour N. Shakour Pacha, officier.

S. E. Sadek Bey Wahba, officier.

Comte Aziz de Saab, chevalier.

Mr. Khalil Zénié, chevalier.

* Voyez la REVUE de Juillet-Août, p. 546-547.

Mariage

Nous sommes heureux de noter le mariage, célébré à Varengeville (Seine-Inférieure) le 26 Juillet, de M. HENRY MAKSUD, Avocat à Mansourah, fils de M. et Mme Alexandre Maksud Pacha; avec MADEMOISELLE SUZANNE HESS, fille de M. et Mme Hess de Paris. Nos meilleurs vœux aux jeunes époux et nos sincères félicitations à leurs familles.

Naissances

On signale l'avènement à la vie du PETIT LOTFALLAH, fils de l'Emir et de Mme Michel Bey Lotfallah. Le petit émir et sa mère se portent bien. Nos meilleurs vœux.

Nous avons également le plaisir d'enregistrer la naissance à Alexandrie le Dimanche 7 Août, de PIERROT SCHEMEIL, fils de M. et Mme Raymond Schemeil. Nos meilleurs vœux aux parents et nos sentiments de bienvenue à notre petit-fils.

Fiançailles

Le Lundi 15 Août, à Victoria (Ramleh), ont été célébrées officiellement les fiançailles de S. E. SADEK BEY WAHBA, premier chambellan de S. H. le Sultan, officier de la Légion d'Honneur, fils de Youssef Pacha Wahba, ancien premier ministre, avec MADEMOISELLE MARGUERITE ALEXAN ABISKHAROUN, fille de S. E. Alexan Bey Abiskharoun, d'Assiout.

Les très nombreux amis de l'éminemment sympathique chambellan se joindront à nous pour lui exprimer, ainsi qu'à sa fiancée, les meilleurs souhaits de bonheur, et pour présenter à leurs familles les plus vives félicitations.

de Morums

C'est l'une des époques les plus mélancoliques de la vie d'enfant. Et même dans notre âge mûr, nous ne le voyons pas revenir sans une certaine mélancolie, car, alors, elle coïncide non seulement avec l'automne de l'année mais aussi avec l'automne de la vie. Et il n'est guère de remède à cette mélancolie-là.

Tandis qu'en ce qui concerne les enfants il vous est facile de leur rendre la joie et l'espérance... au moins avec la complicité de Morum. Un enfant et surtout une enfant aiment à être coquettement mis, à aller à l'école et aussi à ce que leurs vêtements leur permettent de s'amuser, libres aux entournares, pendant les récréations. Oh la perspective de bonnes récréations peut faire beaucoup pour consoler un enfant de retourner en classe.

Eh bien Morums a organisé dans ses vitrines une véritable exposition de trousseaux scolaires. Amenez-y vos enfants et d'eux-mêmes s'intéresseront à leurs futurs habits et du coup à la rentrée. Voilà comment le tour peut-être joué. Si vous aimez vos enfants ne manquez pas de profiter de cette occasion de leur éviter une peine... sans doute car nos prix sont des plus raisonnables.

MORUMS.

GRANDS MAGASINS
CHEMLA Frères

Avenue Boulac. — LE CAIRE

MAISON DE CONFIANCE

Vendant le meilleur marché de toute l'Egypte

Les meilleurs assortiments

Les plus bas prix - - - -

Maison d'achat à Paris : 8, Faubourg Poissonnière

REVUE DU MONDE EGYPTIEN

(Review of the Egyptian World)

Paraît tous les mois

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR.

8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa. — LE CAIRE.

La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et valeurs.

ABONNEMENTS :

Un an.....	P.T. 100
Six mois.....	» 55
Prix du numéro.....	» 10

Etranger : port en plus

Reproduction et traduction des œuvres publiées par la Revue interdites pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus.
